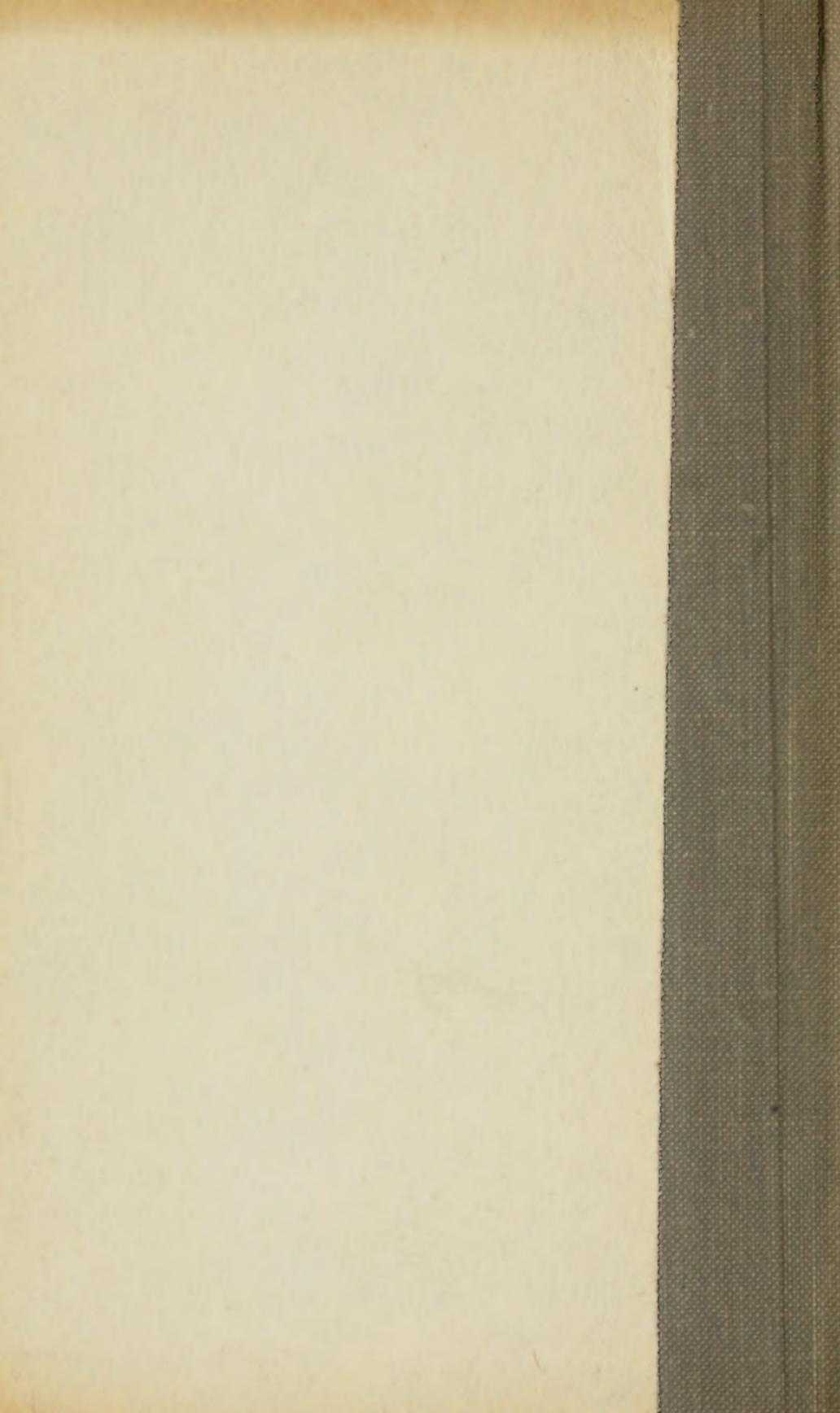
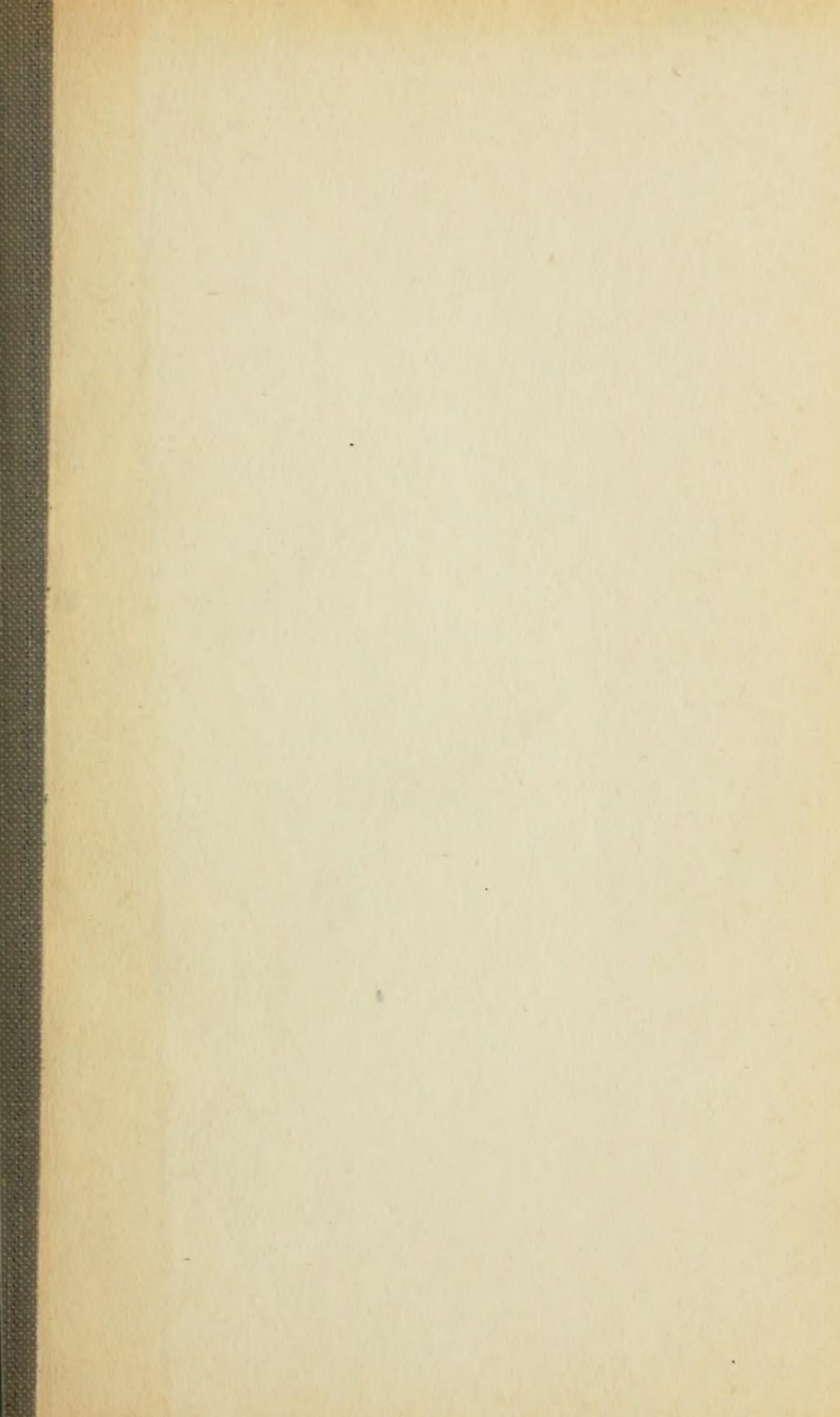


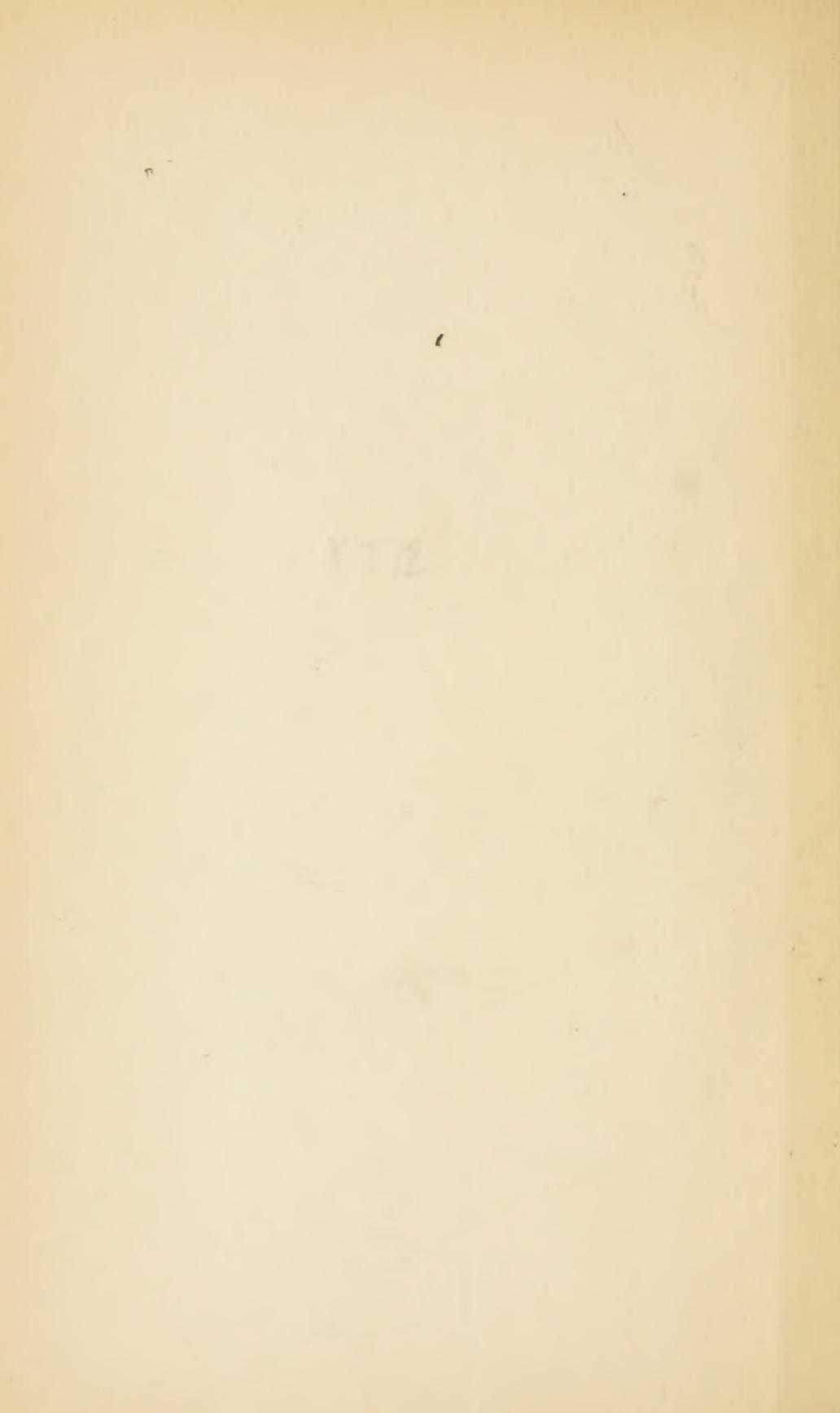


3 1761 03524 8285

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY







RELIQUES

IL A ÉTÉ TIRÉ :

*59 exemplaires sur vergé d'Arches
numérotés à la presse de 1 à 39*

*La première édition a été tirée
sur papier vergé pur fil
des papeteries Lafuma, savoir :
525 exemplaires numérotés de 40 à 564
25 ex. (hors commerce)
marqués à la presse de A à Z*

JUSTIFICATION DU TIRAGE

281



~~KF~~
~~R515~~
~~Yr~~

ISABELLE RIMBAUD

RELIQUES

RIMBAUD MOURANT. — MON FRÈRE ARTHUR
LE DERNIER VOYAGE DE RIMBAUD
RIMBAUD CATHOLIQUE
DANS LES REMOUS DE LA BATAILLE (passages censurés)



PARIS
MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXI

H 53709 -
13.11.06

PQ
2387
R5283

**Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous Pays**

Isabelle Rimbaud apparaît comme une de ces images mutilées de saintes qu'on trouve parmi les ruines de chaque église dans les régions qui furent envahies, comme cet ange de la cathédrale bombardée qui figure à la fin de son livre de guerre où sa voix est la plainte même des pierres de Notre-Dame de Reims. On la voit droite, bonne, ardente de foi et de pitié, avec une certaine sécheresse de lignes, une rigidité silencieuse, — pierre ou bois, marbre ou chair, mais taillée en divin, — et on la considère avec émotion pour ses souffrances de statue d'église, pour sa tendresse, ses paroles et sa noble attitude.

Sa tendresse d'abord, certes. Car elle a brûlé sans répit d'un feu que sa confiance chrétienne et la plus haute idée du devoir attisaient. Après une enfance provinciale assez douce près de sa mère,

puis au couvent, ce fut une dilection passionnée pour son frère Arthur qui envahit sa jeunesse, déborda ses premiers instincts de femme : « Je m'étais attachée à lui telle qu'une petite poussière d'argent qu'un artiste divin aurait coulée dans le moule d'une colossale statue d'or. » Il lui fut une raison, puis un secours pour ne pas épouser quiconque, pour demeurer purement la confidente du poète, pour être sa garde-malade évangélique dont les prières et la présence devaient l'aider à croire, surent le convertir.

« Je connais, dit-elle, ce délice qu'on nomme le dévouement et, par-dessus tout, j'ai senti l'ineffable allégresse d'aimer absolument un être de mon sang et sacré, — oh ! la tendresse fraternelle d'essence pure et divine ! — de l'aimer dans la joie, dans l'épreuve, dans le malheur, m'élançant d'esprit et de cœur vers lui ; de l'aimer dans la souffrance et dans la maladie en ne le quittant plus ; de l'aimer dans l'agonie et dans la mort en l'assistant sans faiblir, et par delà la mort en exécutant sa volonté,

ses simples recommandations, et, si Dieu voulait, en mourant peu après lui de la même mort que la sienne, pour aller dormir là-bas, près de lui, et rassurer ainsi son âme inquiète qui a craint que sur cette terre je ne l'oublie. L'oublier, moi ! Pourrais-je oublier mon bonheur, oublier celui qui a fait naître mon âme à une vie divine ! Est-ce qu'il n'est pas partout et tout dans les horizons merveilleux qu'il m'a découverts, lui, mon ange, mon saint, mon élu, mon aimé, mon âme !... »

On croirait lire dans l'Imitation de Notre-Seigneur. Même élan, même lyrisme du cœur puis des mots. Pourtant cette passion chrétienne, cette adoration fraternelle ne sont point chez Isabelle Rimbaud mysticisme de fille solitaire, car le rayonnement de sa flamme dévote et bondissante ne fit que croître en elle et l'illumina jusqu'à sa mort, étroitement enchevêtré avec l'affection profonde et dévouée qu'elle avait alors pour son mari, le poète, le bel et bon artiste Paterne Berrichon. Il faut se souvenir de ses pensées vers lui, de son anxiété dans « les

remous de la bataille », des soins qu'elle lui désirait ou lui prodiguait : « Que ne puis-je aspirer sa maladie pour qu'il en soit délivré ! » Son amour conjugal chante avec la même voix que son amour fraternel ou son jaillissement extatique vers le Ciel.

« Dans les Remous de la Bataille ! » A la lecture de ce grave et fier livre ce ne fut point seulement le don de vrai écrivain d'Isabelle Rimbaud qui la fit admirer, ce ne furent point les lignes où la simple clarté de mots justes faisant briller toutes choses décrites, soulignant les idées, mettant en relief chaque phrase comme une gemme bien ouvrée, donnait à certaines pages la lumière du génie, mais encore on éprouvait ce choc que des pensées féminines — justement féminines — peuvent différemment faire retentir en d'autres esprits, féminins ou masculins.

Ce n'est pas qu'au long de ce livre de guerre — abandon du cimetière, de la maison, des souvenirs aimés, fuite hantée, pénible exode à travers la France brutalisée, — ce n'est pas qu'Isabelle Rimbaud se soit montrée souffrir, ait peint sa manière de

ressentir, mis à nu son « moi » d'épouse et de patriote, décrit sa personne. Non. A la dernière page nous ne savons pas la couleur de ses cheveux et rien d'elle à proprement parler — si ce n'est qu'elle n'a pas dansé devant son miroir, et c'est pourtant la connaître, — mais nous ne pouvons, par son talent, par le ton dont elle parle, ignorer sa bravoure, son intégrité, la douce chaleur de son âme féminine, puis qu'elle a du devoir une conscience absolue. Elle a été un grand cœur toujours élané vers autrui. « Nous aimions, oui, nous aimions notre prochain comme nous-même ».

Il émane de cette femme si grande une extraordinaire pureté, la fraîcheur des sources et des yeux d'enfants. Cette fraîcheur, elle la garda jusqu'à sa dernière minute — toujours comme une sainte, comme une espèce de miracle.

Qu'on la rêve jeune fille, fermière accorte et pratique de roman anglais, pleine de gaieté et de jolie coquetterie ; qu'on la vénère, ange, au chevet de son adoré malade ; qu'on la regarde juger et écrire,

avec le grave et sûr jugement dont elle fait preuve dans son « Rimbaud catholique », par exemple ; qu'on souffre à la voir fuir la terre natale, la terre de son frère, ou qu'on la bénisse au lit de douleur de celui-ci, puis au sien même, c'est toujours la même auréole, le même prisme net d'eau courante et de ciel mouillé.

Tant d'unité au long de son existence et, par ailleurs, à une époque telle que la nôtre où la femme se catégorise et se spécialise volontiers, la large vision qu'elle eut de la vie et des multiples tâches de la femme, des dons si divers qu'il lui faut avoir et prouver — dons qu'elle posséda ! — font que Isabelle Rimbaud s'élève au-dessus de la foule de toute son harmonie et de toute sa vérité.

Elle demeurera non seulement comme une artiste admirée, mais aussi comme une apparition angélique. Elle s'est consacrée aux siens avec la ferveur qu'une sainte répand sur tout et elle leur en a donné davantage. Elle touche, émeut ; on l'aime ;

et vraiment, parmi les images d'églises auxquelles elle ressemble, beaucoup ne méritent peut-être ni plus de respect, ni plus de chaude dévotion.

NICOLETTE HENNIQUE.



PRÉFACE

Une fillette de dix ans, mince dans un tablier bleu, ses cheveux foncés en rouleaux sur son front lumineux et le long de son cou gracile, ses traits fins annonçant la beauté qui sera la sienne plus tard, ses larges yeux pleins de réflexion, sa bouche serrée sur le mystère de ses pensées, femme à l'extrême déjà par le besoin d'adorer : telle était Isabelle Rimbaud en 1870, à Charleville. Sa vie, si calme jusqu'à cette date calamiteuse, allait apprendre la crainte et l'angoisse et ces tourments dont souffre tout être qui attache son cœur au cœur d'un autre être.

Sous ses dehors réservés de petite fille bien élevée, elle cachait une âme avide de se dévouer. D'abord, avec ardeur, sans même le savoir, — elle saura plus tard ! — elle aimait la vie. Les farouches paysages ardennais la pénétraient de tendresse. Quand, aux jours de congé, Madame Rimbaud emmenait ses enfants dans cette

prairie qu'Arthur a fait revivre en des vers pleins de soleil et intitulés *Mémoire* (1), la fillette laissait fondre son cœur dans la joie de la nature. L'amour de la terre, que l'atavisme avait mis en l'âme d'Isabelle, s'ancrait alors par de si fortes racines que rien dans l'avenir ne pourrait plus l'arracher. Or l'amour de la terre n'est-il pas la base de l'amour de vivre ?

Dans sa famille, la fillette certes aimait sa mère, sa mère, l'éducatrice rigide, qui cachait sous sa fermeté — ses enfants le savaient bien — tant d'inquiète sollicitude, une si forte tendresse pour toute sa nichée. Elle aimait sa sœur, à peine plus âgée qu'elle et son inséparable compagne ; elle aimait l'aîné de ses frères, Frédéric. Mais, depuis quelques années déjà, un sentiment plus haut, comme mystique, grandissait au cœur de la petite fille, une adoration timide, un peu apeurée, née d'une admiration passionnée pour son frère Arthur qui était déjà la merveille de la famille.

(1) Voir *Œuvres d'Arthur Rimbaud*, pages 134 à 137, et la glose que Paterné Berrichon a écrite de ce poème dans *Jean-Arthur Rimbaud le Poète*, pages 68 à 71. (Edit. du Mercure de France).

Il est des humains en qui souffle l'esprit et par qui il se répand. On sait qu'Arthur Rimbaud était de ceux-là. Dans sa petite sœur, il eut pour ainsi dire, son premier disciple ; par elle, dès l'enfance, il fut prophète dans son propre milieu.

Mais quelle épreuve d'aimer un être extraordinaire, et comme un cœur médiocre n'y suffirait point ! Il y faut, plus qu'en tout autre amour, renoncer à soi-même, s'effacer, n'exister plus que par l'élu. Il y faut se préparer à souffrir plus que l'aimé lui-même de l'incompréhension qu'il rencontrera, des déboires qui jalonneront sa route, des jalousies et des malveillances qui l'accompagneront. Il y faut s'attendre à souffrir par lui aussi, car il ne saura pas se plier à l'existence telle que le siècle la comprend, il ignorera les règles qui ligotent et les habitudes sur quoi se fonde une vie tranquille, il heurtera les autres comme il sera heurté par eux.

La petite Isabelle Rimbaud ne savait toutes ces choses auxquelles plus tard son cœur serait égal. Elle savait seulement, elle sentait plutôt, la tendresse émerveillée qui la poussait vers son

frère, vers ce frère dont sa mère était fière d'un orgueil qui ne se pouvait céler quoi qu'il en eût, ce frère qui ramassait en se jouant les palmes des concours généraux, comme il enlevait avec dédain les prix annuels du collège. A côté de ce frère — public, si l'on peut dire, — combien n'aimait-elle pas davantage le frère plus intime vivant à ses côtés, ce frère au visage obstiné, aux yeux tour à tour autoritaires ou caressants, ce frère qui parfois condescendait à jouer avec ses petites sœurs, qui avait réponse, quand il voulait, à toutes les questions, qui pour des heures se plongeait, insensible à tout, la pensée partie bien loin de Charleville, dans la lecture de quelque bouquin, ce frère, parfois nerveux et taquin jusqu'à la brutalité, parfois câlin comme une femme.

Tout ce qui concernait Arthur, la petite fille le serrait en son cœur et les années d'enfance témoignaient déjà de cet envoûtement dont, sa vie durant, elle resterait l'objet — si toutefois ce mot maléfique se peut employer lorsqu'il s'agit du génie et de son emprise sur une âme aussi pieuse et aussi haute que celle d'Isabelle Rimbaud.

D'autant plus allait-elle souffrir des conflits

se préparant entre Madame Rimbaud et son fils Arthur. Déjà elle avait été émue par les échos de leurs premiers dissentiments.

Quel désarroi pour le cœur d'une enfant de dix ans que de sentir la mésentente entre les deux affections maîtresses de sa vie, entre les deux pôles de son être ! La petite Isabelle se trouvait déchirée. D'une part, sa mère, c'est-à-dire la suprême raison, l'infaillible autorité, les soins toujours vigilants, le foyer enfin ; de l'autre son frère, la beauté, le rêve, l'art, l'aventure, le génie : il est déjà tout cela pour elle. Lequel de ces deux êtres a raison ? L'un d'eux pourrait-il avoir tort ? Ah ! la fillette ne juge pas ; elle souffre tout simplement.

Pour la première fois, en cette nuit de septembre 1870 qui suivit la première fuite du poète vers Paris, elle fait véritablement connaissance avec la douleur. L'angoisse de l'invasion proche (Isabelle Rimbaud devait la connaître à nouveau en 1914) pesait sur Charleville en fièvre et se mêlait au supplice de la mère parcourant la ville à la recherche de son fils. Voit-on les deux petites Rimbaud, emmenées par les rues, tant bien que

mal s'accrochant aux bras maternels, trébuchant sur les pavés tout en ravalant leurs sanglots ? (1)

Le cœur de la fillette est meurtri. Elle ne songe qu'à son frère, elle rapporte tout à lui. C'est lui qui est la France, c'est lui qui est la Patrie, c'est lui qui est en danger. Quoi d'étonnant à ce que la nuit soit sinistre : Arthur est parti ! Le murmure de la foule gronde ou gémit : Arthur s'en est allé, Arthur est tout seul on ne sait où ! Et quand un chant clame vers le ciel la grande détresse humaine, priant à la rescousse les forces de tous ceux qui l'entendent, c'est pour Arthur que les voix supplient, c'est sa perte qu'elles pleurent, c'est à son aide qu'elles appellent. Écoutez-la d'ailleurs parler elle-même :

... Tout à coup, au-dessus de toutes les rumeurs s'éleva un chant mâle et solennel, vibrant appel aux armes pour la patrie. Je n'ai jamais su quels artistes avaient, cette nuit là, entonné ces accents sublimes. Je n'avais et n'ai depuis entendu rien d'aussi beau, d'aussi émouvant. Mais moi, petite, grain de poussière dans la foule, je n'appliquai pas ce chant à la France en danger. La moitié

(1) Voir Paterne Berrichon, *Jean-Arthur Rimbaud, le Poète*. pages 65 et 66.

de mon âme m'était ravie, partie avec Lui loin du foyer, de la sécurité ; et les sanglots de désespoir s'échappant de ma poitrine attestaient déjà l'énorme part de moi-même qui avait fui ⁽¹⁾.

Isabelle Rimbaud dès lors se connaît. Elle comprend qu'elle ne vit que pour ce frère dont l'existence devait être un perpétuel départ.

Comment se risquer à parler de cette passion si pure, de ce beau joyau d'amour fraternel, alors que celle-là même qui en ressentit les palpitations a écrit les plus émouvantes lignes, les pages les plus poignantes sur cette affection où le dévouement et l'abnégation d'une sœur aboutissent à un véritable dédoublement et la font vivre à toute heure avec l'absent.

Et ce sont pour tous deux les rudes années qu'Isabelle Rimbaud a si puissamment dépeintes. Ce sont, à des milliers de lieues de distance, pour la sœur comme pour le frère, les peines, les labeurs, les privations, puis la catastrophe, survenant au moment où l'on va toucher au but.

(1) *Mon frère Arthur.*

Rimbaud, mutilé, malade, mourant, revient à la maison familiale. Il est reçu avec tendresse. Mais, farouchement, Isabelle revendique le droit exclusif de soigner l'invalidé. Son double est revenu, son frère, son âme, celui qu'elle aime plus que sa vie. Pour elle, les peines, les veilles, les angoisses du chevet. Elle les réclame comme son privilège, et ce lui sera plus tard une amère douceur que de se dire : « Nulles mains que les miennes ne l'ont soigné, ne l'ont touché, ne l'ont habillé, ne l'ont aidé à souffrir ». (1)

Mais quel calvaire ! Ne souffre-t-elle pas autant que lui, plus que lui, pendant ces pénibles journées de Roche, pendant ce dur voyage vers Marseille, pendant les heures enfin de l'agonie ?

L'instant suprême arrive. Le voyageur va goûter le repos éternel. Son âme, si longtemps inquiète, s'étant rouverte à la foi, il entrera dans la mort comme dans un port aux eaux tranquilles et lumineuses. Mais c'est la détresse pour celle qui pleure au pied du lit funèbre ; car si la mort n'a plus d'aiguillon pour le croyant quittant la terre,

(1) *Mon frère Arthur.*

elle blesse cruellement ceux qui demeurent après lui.

Arthur Rimbaud est mort. Isabelle reste seule. La douleur humaine, dont elle avait appris depuis des années à connaître la cruelle diversité, lui a livré son dernier, son plus terrible secret. Elle a été « criblée comme on crible le blé »; mais, « j'ai prié pour vous afin que votre foi ne défaille point », ajoute l'Écriture. (Saint Luc, chap. 22, v. 31-32).

Et la foi de la jeune fille ne défaille point. Sa douleur ne comporte pas de révolte. Elle ne pleure pas, du reste, « comme pleurent ceux qui n'ont pas d'espérance » (Thessaloniens, chap. 4, v. 13). Son frère, avant de mourir, est revenu à la foi. Cette âme pour laquelle Isabelle Rimbaud avait tant prié, tant pleuré, tant lutté, cette âme, précieuse entre toutes, est sauvée: elle la reverra dans l'éternité !

Pour mesurer dans toute sa profondeur la joie de la chrétienne à cet événement, il faut s'abandonner à l'émotion des lignes par lesquelles elle annonce à sa mère la conversion de son frère, ces lignes d'alleluia triomphant, éperdu, ce cri déli-

rant de reconnaissance envers Dieu : « Que peut me faire la mort, la vie et tout l'Univers, et tout le bonheur du monde, maintenant que son âme est sauvée », (1) dit-elle. Certes, au fond de lui-même Rimbaud était toujours demeuré catholique. Ses révoltes, ses blasphèmes même, étaient les soubresauts de sa résistance envers un dénouement qu'il savait inévitable. L'instrument définitif de sa conversion ouverte n'en fut pas moins sa sœur Isabelle dont toute la vie avait été foi, espérance et charité, dont les prières ne s'étaient jamais lassées, Isabelle qu'il sentait pourtant si pareille à lui-même : « Nous pouvons bien avoir la même âme puisque nous avons le même sang » (2).

Le poète croyait. L'abandonnée est secourue dans sa détresse par cette pensée. De plus, il lui reste une œuvre à accomplir. Qui, sinon elle, imposera les dernières volontés du mort ? Qui sera le gardien de son souvenir ? Isabelle se sent égale à cette tâche. Déjà nous la voyons, elle, la fille

(1) *Rimbaud mourant*, lettre IV.

(2) Lettre précitée.

obéissante et dévouée envers sa mère, dresser devant celle-ci une inexorable volonté : « Je lui serai fidèle après sa mort comme avant, et ce qu'il m'aura dit de faire, je le ferai exactement, quand même je devrais en souffrir » (1). Elle ne connaît pas encore, toutefois, l'héritage précieux qui lui sera confié. Elle ignore qu'elle sera bientôt gardienne d'un trésor immortel et qu'elle devra défendre une haute mémoire contre les calomniateurs. Car, à la mort de son frère, Isabelle Rimbaud ne savait pas qu'il eût jamais écrit, elle ne devait l'apprendre que quelques mois plus tard, après la publication du *Reliquaire*. C'est alors qu'elle écrivit « Mon frère Arthur. »

Mais pour l'œuvre qui lui est assignée, la jeune femme ne sera pas seule. Le disparu ne veille-t-il pas d'en haut sur celle qui a tant veillé pour lui ? Du groupe de ses fidèles et de ses admirateurs, n'est-ce pas lui qui amènera comme par la main, auprès de sa sœur, l'homme destiné à devenir l'époux d'Isabelle Rimbaud ?

Une seconde dévotion est désormais acquise

(1) Lettre précitée.

à la mémoire du cher mort, à son service se place un dévouement inlassable, une conviction étayée sur l'étude approfondie des documents, enfin un talent multiple et lumineux d'observateur, de styliste et de dialecticien.

Isabelle Rimbaud n'est plus seule. Une autre âme la comprend et la soutient, jusque dans le culte de son frère. La vie enfin va lui offrir des années calmes et douces et fières.

*

Pour comprendre la femme admirable que fut Isabelle Rimbaud, il fallait connaître ce roman de son enfance et de sa prime jeunesse, cette admiration, ce dévouement passionnés qui l'attachèrent à son frère Arthur et par lesquels s'augmenta singulièrement la ressemblance déjà frappante entre leurs âmes. Car il faut bien admettre — et nous en avons par ce livre la preuve — que ces deux êtres supérieurs étaient à la fois le double et le complément l'un de l'autre. N'ont-ils point en commun l'activité, la ténacité, et cette bonté, cette charité qui les fait se sacrifier à leur prochain,

cette belle curiosité qui veut connaître tout de la terre et de l'homme ? Le cœur mystique par lequel Rimbaud fut ramené à la foi n'est-il point le même qui chez sa sœur resta toujours si fermement attaché au catholicisme ? Tous deux enfin n'ont-ils point le don de vision et d'expression ? Arthur Rimbaud possédait le mâle génie créateur, sa sœur avait le génie tout féminin de la communion, aussi rare que l'autre, quoi qu'on en pense, et tout aussi douloureux pour celui qui en est accablé. « Sans les avoir jamais lues, dit-elle, je connaissais ses œuvres. Je les avais pensées. Mais, moi, infime, je n'aurais pu les exprimer dans son verbe magique. J'admirais et je comprenais, voilà tout. » (1).

Toute sa vie, Isabelle Rimbaud demeura l'être d'abnégation qu'était la petite fille de Charleville. Ne la vîmes-nous pas toujours se sacrifiant aux autres, oubliant sa fatigue et ses peines propres afin de ne songer qu'à son prochain ? Pour avoir droit à son aide, voire à son affection, point n'était besoin d'être de sa famille ou de ses amis.

(1) *Mon frère Arthur.*

Car si, tout naturellement, elle réservait à ses proches un attachement et un dévouement ardents, elle était prête à offrir à quiconque pouvait en avoir besoin la sympathie de son cœur et l'appui de sa main.

L'oubli constant d'elle-même lui créait ces deux autres qualités qui la faisaient si grande : la simplicité et la sérénité. Son naturel était extrême dans tous les actes de la vie, et jamais sa charité, pas plus que son travail, n'était matière à ostentation.

Isabelle Rimbaud ne fut ni une mondaine, ni une oisive, encore moins un bas-bleu, mais bien plutôt la femme forte dont parle l'Écriture. Il n'était pas de soin trop humble pour qu'elle s'y inclinât, — son frère Arthur de même ne sut-il pas se plier à toutes les besognes ? — il n'était point pourtant de sphère trop élevée pour que sa pensée y montât et s'y complût.

Rapatriée des régions envahies, je rencontrai d'abord Isabelle Rimbaud chez elle, au milieu de ses beaux vieux meubles, des étoffes abyssines

rapportées d'Afrique par son frère et de peintures de son mari. Une atmosphère de sérénité semblait émaner d'elle, et je ne sus mieux la comparer en mon esprit qu'à une de ces donatrices des vieux tableaux flamands. Non point de celles qui sont rigides et sévères, mais de celles qui ont un visage d'extase et de douceur, de celles à qui l'on a envie de dire : « Détournez un instant vos yeux de ce que vous voyez, qui est si beau, et consolez-moi ». Pourtant les yeux d'Isabelle Rimbaud ne restaient point fixés sur sa vision intérieure. Ils regardaient autour d'elle, ils savaient voir et comprendre, et dire leur sympathie. Mon cœur toujours se serre un peu et s'attendrit quand je me la représente telle qu'alors, assise, les mains sur ses genoux, le buste un peu penché en avant. Son visage, dont la beauté avait été si frappante, était pâle et fatigué ; mais un sourire illuminait ses traits, car elle était gaie foncièrement et douée d'un « humour » très fin qui ne blessait jamais. Elle me fut si bonne et si douce que son souvenir m'est l'un des plus précieux dans la galerie que tout être porte en soi, et, à chacun de nos revoirs, je m'attachai à elle davantage.

Aussi bien je garde précieusement le souvenir d'une journée passée avec cette amie devenue si chère ; ce fut en l'automne 1916. Elle était venue avec son mari nous faire visite en la vallée de Chevreuse, à ma belle-sœur et à moi. Depuis que l'invasion l'avait chassée de Roche, c'était la première fois qu'elle quittait Paris. La terrienne qui était en elle jouissait profondément de ce beau jour d'octobre. Je la retrouve dans ma mémoire, telle qu'elle était ce soir-là, sur la route où nous nous promenions en lisière d'un bois. Restée mince et droite, elle était vêtue d'un noir sévère. Son visage était animé, le vent léger avait détaché de la soie grise de ses bandeaux quelques cheveux qui jouaient sur ses tempes ; un peu de rose était monté à ses joues pâles. Et ses yeux brillaient sous le chapeau sombre, ses beaux yeux si clairs et si profonds pourtant. Ils enregistraient, pour en jouir encore plus tard sans doute, le paysage tranquille, le bois où les châtaigniers jaunissaient, la route blanche où le soleil faisait miroiter des morceaux de silex, et les prairies des-

endant vers les peupliers de l'Yvette, et les collines d'en face que la brume bleuissait.

Puis le regard devenait absent. Isabelle Rimbaud revoyait, chers à son cœur, d'autres paysages, aussi paisibles jadis que celui-ci, arrosés par l'Aisne ou par la Meuse, et que maintenant la guerre ravageait. Si nous avions pu oublier l'œuvre terrible de là-bas, un grondement sourd, qui se renouvelait de minute en minute, nous l'eût rappelée.

Le hameau voisin, tous ses toits rutilants au soleil, la faisait songer à son petit village de Roche dont elle avait dit la fin en une phrase prophétique : « Je vois d'avance le choc dans le village même, les habitations croulant sous la mitraille et l'incendie » (1). Mais en 1916, le cher village existait encore et Isabelle Rimbaud ne devait pas savoir ici-bas que sa vision s'était réalisée.

De même que ses yeux avaient soif alors du pays ardennais, son cœur cherchait autour d'elle l'image de ceux qu'elle avait chéris et qui n'étaient plus, de son frère surtout, toujours pré-

(1) *Dans les Remous de la Bataille*, page 63.

sent à sa pensée. Elle regardait doucement ma belle-sœur et disait :

« Elle ressemble à Arthur... n'est-ce pas, Pierre, elle a les yeux d'Arthur ». Et, à chaque instant, au cours de la conversation, ses yeux à elle revenaient au visage « qui ressemblait à celui d'Arthur ».

Elle nous parlait de son livre : *Dans les Remous de la Bataille*, tout récemment achevé, et dont la composition lui avait été, pendant des mois, en même temps qu'un soulagement, une quotidienne souffrance.

Isabelle Rimbaud jamais n'écrivit pour écrire. Quand elle prit la plume, ce fut toujours pour dire quelque chose qui lui brûlait le cœur. Ce fut pour raconter de son frère ce qu'elle en avait vu et compris et qu'il fallait faire savoir, ce fut pour proclamer ce qu'avait été ce frère merveilleux que d'aucuns dénigraient encore (*Mon frère Arthur* est de 1892, *Rimbaud catholique* est de 1914), ou, lorsqu'elle eut été saisie et entraînée par les flots de l'invasion dernière, ce fut pour dé-

peindre ce qu'elle avait vu, pour dire l'émotion de ces journées terribles qui certainement hâtèrent sa fin et que peut-être elle voulait revivre en les décrivant.

Elle s'était mise à l'œuvre à l'insu de son mari. Les réfugiés des Ardennes et du Nord, tous leurs biens demeurés en territoire envahi, devaient faire face, dans le Paris déserté des premiers mois de la guerre, à de terribles difficultés matérielles. M. Paterne Berrichon avait été forcé de se faire donner un emploi officiel, et chaque jour il se rendait à l'Hôtel de Ville pour son travail.

Isabelle Rimbaud avait ainsi devant elle de longues heures de solitude, et, telle qu'une petite fille qui s'essaie à la poésie et qui doute d'elle-même, elle écrivait en cachette. Elle voulait voir le visage de son œuvre douloureuse avant que de l'exposer à la critique, même à la critique bienveillante qu'elle savait trouver à son côté. N'avait-elle pas déjà parlé, dans sa modestie ingénue, de son inexpérience d'écrire ? L'expérience pourtant est peu nécessaire à qui possède comme elle le don même d'exprimer sa pensée, de faire

revivre les choses passées, d'évoquer dans une langue forte et belle les sensations ou les images dont l'esprit fut frappé.

Les pages toutefois s'entassaient. Tour à tour ardentes, anxieuses, tragiques ou apitoyées, elles vont former l'un des plus beaux livres de la guerre.

L'auteur, dans ce livre, repasse par toutes les étapes de son calvaire, elle ressent l'incertitude angoissée du mois d'août, elle revoit la fuite au hasard, le bombardement de Reims, le feu sacrilège déchirant Notre-Dame, les journées sous la pluie dans la plaine rémoise, le retour vers Paris à travers l'immense champ de bataille. Et cette vaillante, que la réalité n'avait pu abattre, plie maintenant sous le souvenir. « Ah ! nous disait-elle, j'étais obligée de m'arrêter, cela me faisait trop de mal, j'étais vraiment malade ! »

Pourtant elle se hâtait d'écrire, comme si elle eût pressenti qu'une main toute-puissante allait bientôt arrêter la sienne pour toujours. Son cœur saignait dans l'évocation de la souffrance qu'elle avait vue et qui durait encore. Quand elle écrivait son apostrophe : « Chers soldats ! vous les doux, vous les violents, vous les casse-cou,

vous les peureux, vous les timides... », (1) elle ne songeait pas qu'aux troupes jadis vues près de Reims, mais à tous ceux qui continuaient à se battre. Ne l'avons-nous pas vue, un jour, de nos propres yeux, adresser, pleine de sollicitude, la parole à des soldats rencontrés, s'enquérir de leur vie, de leurs peines, de leurs besoins ? Tous leurs maux ne lui étaient-ils pas douloureux ?

Et la chair d'Isabelle Rimbaud s'affaiblissait sous la souffrance morale, la maladie entraît en elle et s'installait.

Elle fut la première à se rendre compte de son état. Certes, elle ressentit d'abord un arrachement. Le temps n'était pas encore bien éloigné où elle avait écrit : « Je ne suis pas résignée à mourir. J'aime la vie... » (2). Mais voici que maintenant l'inéluctable lui a fait signe. La chrétienne est prête incontinent. La sœur se souvient d'avoir, à la mort de son frère, désiré mourir « peu après lui, de la même mort que la sienne » (3). Et

(1) *Dans les Remous de la Bataille*, page 231.

(2) *Dans les Remous de la Bataille*, page 216.

(3) *Mon frère Arthur*.

ce souhait va être exaucé. « Peu après lui ! » — car si les temps nous semblent longs à vivre sans les bien-aimés par qui nous fûmes devancés, qu'ils sont courts pour ceux-là que la mort a libérés des limites et des liens terrestres ! — « de la même mort que la sienne. » Cette maladie, qu'Isabelle Rimbaud a tant combattue chez son frère, l'attaque maintenant elle-même. Une intervention chirurgicale habile permettra sinon de la guérir, du moins de lui éviter les souffrances cruelles de la fin.

La malade a compris, elle accepte. La femme seulement souffre en elle à l'idée d'abandonner celui qui fut le compagnon de sa vie. « Mais, se dit-elle, de l'au-delà, je veillerai sur lui comme mon frère a veillé sur moi. »

Et c'est Neuilly, c'est l'opération. C'est, à la clinique, une cellule toute nue et froide d'un luxe d'hygiène. C'est dans cette petite chambre que je la vis pour la dernière fois. Le jardin était à la fenêtre, le soleil luisait au dehors. Mon cœur était serré à crier. Oh ! qu'elle était pâle, et comme

déjà immatérielle ! Pourtant elle sourit en me reconnaissant et quand je l'embrassai. Vite, elle voulut parler. D'elle, de ses souffrances ? Non, des autres et de leurs soucis. Et moi ? Et ma famille ? Et mon travail ? Son esprit était surtout préoccupé du seul être qui l'attachât encore à cette terre.

— Attendez, disait-elle, mon mari va arriver. Il est déjà venu aujourd'hui, mais il va revenir. Vous le verrez.

Elle embrouillait un peu les heures et les noms, et s'en excusait doucement : « C'est la morphine »...

Je pris congé d'elle après quelques instants, tandis que des sanglots m'étreignaient. Pourtant je ne croyais pas sa fin proche. Avant d'ouvrir la porte je me retournai afin d'emporter une dernière image d'elle en moi. Sa tête était un peu soulevée, elle pressait contre son visage la fraîcheur des roses que je lui avais apportées d'Orsay et qu'elle ne « sentait qu'avec les yeux ». Son beau regard me suivait et son sourire était si doux que le cœur me défaillit. « Oh ! elle vivra », me disais-je. Et pourtant mes larmes coulaient tandis que je descendais l'escalier.

Cinq jours plus tard, j'apprenais cette mort à laquelle je ne voulais pas croire.

La fin d'Isabelle Rimbaud avait été aussi belle que sa vie. Jusqu'à la dernière heure, ses yeux si expressifs avaient remercié ceux qui l'assistaient, et son dernier sourire, elle l'avait adressé à son mari.

Diminuée par la maladie, engourdie par les stupéfiants, elle n'en avait pas moins conservé cette force de personnalité qui en imposait à tous. Et ceux, même les plus humbles, même les plus habitués à voir mourir, qui l'approchèrent dans ses derniers jours, conservent d'elle un souvenir attendri et un peu émerveillé, une impression d'avoir vu sur elle le reflet de la lumière dans laquelle elle allait entrer. Elle qui avait « pensé » les œuvres de son frère, pouvait-elle ne pas murmurer aux approches de sa fin :

« L'automne déjà ! — Mais pourquoi regretter un éternel soleil si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine, — loin des gens qui meurent sur les saisons. » (1).

MARGUERITE-YERTA MÉLÉRA.

(1) *Une Saison en Enfer.*

RELIQUES

1891



RIMBAUD MOURANT

I

Marseille, le mardi 22 septembre 1891.

Ma chère maman,

Je viens de recevoir ton petit mot. Tu es bien laconique. Serais-tu malade ? C'est là mon plus grand souci. Que deviendrais-je, mon Dieu, avec un moribond et une malade à deux cents lieues l'un de l'autre ! Que je voudrais me partager et être moitié ici et moitié à Roche !

Je dois te dire qu'Arthur est bien malade. Je te disais dans ma dernière lettre que je questionnerais les médecins en particulier. Je leur ai parlé, en effet, et voici leur réponse : « C'est un pauvre garçon (Arthur) qui s'en va petit à petit ; sa vie est une question de jours, de quelques mois peut-

être. A moins qu'il ne survienne — ce qui pourrait se produire d'un moment à l'autre — quelque complication foudroyante. Quant à guérir, point n'est besoin d'espérer, il ne guérira pas. Sa maladie doit être une propagation par la moelle des os de l'affection cancéreuse qui a nécessité l'amputation de la jambe » (1). L'un des méde-

(1) Pathologie d'Arthur Rimbaud (né en octobre 1854), établie d'après les souvenirs de sa sœur :

Janvier-février 1873 : Fièvre, langueurs, irritabilité, amaigrissement, visions, hallucinations. Il vient d'user d'alcool et de haschich, peu et seulement de temps à autre, sur l'espace d'une année (époque des *Illuminations*). A partir d'alors il a fréquemment des accès de fièvre, de violents maux d'estomac. Il lui vient progressivement l'horreur du froid et de l'humidité atmosphériques ; aussi les déplacements sont-ils vers toujours plus de soleil. — *Juin 1879* : Atteint de fièvre à Chypre et croyant à l'influence du climat, il revient à Roche, où la fièvre redouble. Le médecin d'Attigny diagnostique une typhoïde. Guérison. Puis, à l'automne, il redevient fiévreux, attribue ses malaises à la basse température et part pour Alexandrie ; mais à Marseille il est repris par un gros accès qui le fait aussitôt réintégrer Roche, où il passe l'hiver très rigoureux de 1879-80, se plaisant uniquement dans la chaleur des étables. Etudes des sciences mathématiques. (Depuis 1874, sobriété progressive devant aller jusqu'à l'ascétisme). — *Printemps de 1880* : Départ définitif pour l'Orient, où il

cins, le docteur T..., un vieux à cheveux blancs, a ajouté : « Puisque vous êtes restée ici un mois et qu'il désire que vous restiez encore, ne le quittez point ; dans l'état où il est, ce serait cruel de lui refuser votre présence.... » Cela, chère maman, c'est ce qu'ont dit les médecins à moi toute seule, bien entendu ; à lui, ils disent tout le contraire : ils lui promettent une guérison radicale, cher-

restera jusqu'en 1891, toujours avec des accès de fièvre.—1887 : Rhumatismes des bras et des jambes. — 1890 : Accès d'irritabilité excessive, dont il s'étonne lui-même et qu'il ne peut dominer. Les douleurs augmentent. — 1891 : Violente douleur au genou droit. Pour vaincre cette douleur, il fait un jour une course folle à cheval ; la bête emportée lui heurte le genou malade contre un arbre. Souffrances atroces, insomnie complète, absorption immodérée de narcotiques d'ailleurs inefficaces. Pas de médecin à Harar. Transporté à Aden, il refuse l'amputation de sa jambe et rentre en Europe. L'amputation est faite à Marseille ; les chairs sectionnées se cicatrisent vite. Durant un mois il va relativement bien, dort, mange, engraisse même. Puis soudain douleur à l'aisselle droite, nouvelle insomnie, engourdissement du bras, amaigrissement, dépression morale. Retour à Roche en juillet. Les souffrances augmentent, le bras droit se décharne. Souffrances générales. Départ le 23 août. Hôpital de Marseille : diagnostic : *néoplasme de la cuisse*. Mort le 10 novembre. Diagnostic du décès : *carcinose généralisée*. (N. de l'E.).

chent à lui faire croire qu'il va mieux de jour en jour. Si bien qu'en les entendant je suis confondue au point que je me demande à qui ils mentent, si c'est à lui ou bien à moi, car ils ont l'air aussi sincères en lui parlant de guérison qu'en me mettant en garde contre sa mort. Il me semble pourtant qu'il n'est pas si malade qu'en particulier me le disent les médecins. La calme lui est revenu presque tout à fait depuis quatre jours. Il mange un peu plus ; il est vrai qu'il a l'air de se forcer pour manger, mais enfin il mange et ce qu'il mange ne lui fait pas mal. Son teint n'est plus aussi rouge.

A côté de ces petites améliorations, je constate de nouvelles souffrances, que j'attribue à sa grande faiblesse. D'abord ses douleurs ne cessent pas, ni sa paralysie du bras. Il est très maigre ; ses yeux sont enfoncés et cerclés de noir ; il a souvent mal à la tête. S'il dort le jour, il est réveillé en sursaut, et il me dit que c'est un coup le frappant au cœur et à la tête tout à la fois qui le ré-

veille ainsi. Quand il dort la nuit, il a des rêves effrayants et, à son réveil, il est roide au point de ne pouvoir plus faire un mouvement (le veilleur de nuit l'a déjà trouvé en cet état). Et il sue, il sue, la nuit comme le jour, par le froid comme par la chaleur.

Depuis que plus de calme lui est revenu, il pleure toujours. Il ne croit pas encore qu'il restera paralysé, si toutefois il vit ; trompé par les médecins, il se cramponne à l'existence, à l'espoir de guérir ; mais, comme il se sent toujours bien malade et qu'à présent, la plupart du temps, il se rend compte de son état, il se met parfois à douter de ce que lui disent les docteurs ; il les accuse de se moquer de lui ou bien les taxe d'ignorance. Il voudrait tant vivre et guérir, qu'il demande n'importe quel traitement, si pénible soit-il, pourvu qu'on lui rende l'usage de son bras. Il voudrait absolument avoir sa jambe articulée pour essayer de se lever, de marcher, — lui qui, depuis un mois, n'a été levé que pour

être posé tout nu sur un fauteuil tandis qu'on faisait son lit ! Son grand souci, sa grosse inquiétude est de savoir comment il gagnera sa vie, si on ne lui rend pas complètement son bras droit. Et il pleure en faisant la différence de ce qu'il était voilà un an avec ce qu'il est aujourd'hui ; il pleure en envisageant l'avenir où il ne pourra plus travailler, il pleure sur le présent où il souffre si atrocement. Il m'embrasse en sanglotant, en criant, en me suppliant de ne pas l'abandonner. Je ne saurais dire combien il est pitoyable. Il émeut tout le monde ici, où l'on est si bon pour nous que nous n'avons même pas le temps de formuler nos désirs : ils sont prévenus. On le traite comme un condamné à mort à qui rien ne se refuse ; mais toutes ces complaisances, toutes ces petites gâteries sont en pure perte : il ne les accepte jamais. Ce qu'il demande , c'est...

[Le reste de la lettre est déchiré].

II

Marseille, le 3 octobre 1891.

Ma chère maman,

Je te supplie à genoux de vouloir bien m'écrire ou me faire écrire un mot. Je ne vis plus, de l'inquiétude où je suis ; je suis même sérieusement malade de la fièvre où me met cette inquiétude. Que t'ai-je donc fait pour que tu me fasses un tel mal ? Si tu es malade au point de ne pouvoir m'écrire, il vaut mieux me le faire savoir et je reviendrai, malgré Arthur, qui me conjure de ne le point quitter avant sa mort. Que t'est-il donc arrivé ? Ah ! si je pouvais m'en aller tout de suite vers toi ! Mais non ; sans savoir au juste si tu es malade, je ne peux quitter ce pauvre malheureux qui, du matin au soir, se plaint sans discontinuer, qui appelle la mort à grands cris, qui me menace, si je le quitte, de s'étrangler ou de se

suicider n'importe comment, — et il souffre tant que je crois bien qu'il le ferait comme il le dit ! Il s'affaiblit beaucoup. On va essayer un traitement par l'électricité : c'est la dernière ressource.

J'attends de tes nouvelles avec fièvre. Je t'embrasse, chère maman.

ISABELLE.

Si tu m'as écrit et que ce soient tes lettres qui ne me parviennent pas, adresse-les à M. le Directeur de l'hôpital de la Conception et dans l'enveloppe tu mettras une lettre cachetée pour moi avec mon adresse.

III

Marseille, le lundi 5 octobre 1891.

Ma chère maman,

Merci mille fois de ta lettre du 2 octobre. Que j'ai souffert en l'attendant, mais que je suis heureuse de la recevoir ! Oui, je suis bien exigeante. Il faut m'excuser, c'est l'affection qui me rend ainsi.

Je comprends combien tu dois être occupée. Prends patience et courage vis-à-vis des domestiques. S'ils venaient à te quitter en ce moment, tu serais encore bien plus embarrassée. Si les moissonneurs sont partis, tu dois être un peu moins surmenée ; mais le « woyen » est aussi un bien mauvais moment à passer. J'espère que tu ne prendras pas la batteuse maintenant. Le père Warin ou un autre pourrait battre pour des fourrages le peu de blé qu'il y a. Que fais-tu du lait ? Le plus gros veau ne doit plus boire que du « mat-

ton ». Tu pourrais vendre le lait au laitier. J'espère que tu as tari la petite : elle fera son veau au commencement de novembre ; n'hésite pas à la vendre, si elle est toujours en bon état. Les porcs doivent être assez gras et bons à vendre. Qu'a donc eu *Comtesse* ? Prends garde aux autres chevaux, surtout à *Charmante* qui doit se trouver bien malheureuse, car je lui donnais souvent de l'avoine à part. Qui va « râger » le blé pour semer ? Que je souffre à penser que je ne puis rien faire pour t'aider !

Je ne dois pas songer à quitter Arthur en ce moment : il va mal ; il s'affaiblit toujours, il commence à désespérer de vivre, et, moi-même, je perds confiance. Je ne demande qu'une chose, c'est qu'il fasse une bonne mort.

Nous pensions voir Riès (1) hier dimanche,

(1) Commerçant français attaché à la maison César-Tian, d'Aden. Il voulait parler à Rimbaud d'une affaire d'armes avec les autorités abyssines. (N. de l'E.).

mais personne n'est venu. Je ne crois pas qu'Arthur entreprenne en ce moment quelque opération commerciale, il est trop mal. Dans tous les cas, je l'en dissuaderais de toutes mes forces...

Ne t'inquiète pas de moi, chère maman. C'est ici qu'il faut venir pour se voir et se sentir respectée et même honorée comme on le mérite. Quelle différence entre les mœurs polies d'ici et la sauvage rustrerie de la belle jeunesse de Roche! Je ne connais aucune personne là-bas qui puisse être comparée avantageusement avec les habitants de ce lieu-ci. D'ailleurs, comme je ne parle qu'aux vieux, personne n'a à y trouver à redire. Ici, il fait toujours radieusement beau ; il a cependant fait trois orages qui ont duré quelques heures, puis aussitôt le soleil s'est remontré plus brillant que jamais. Mais après chaque orage le mistral souffle pendant un jour et une nuit et rafraîchit le temps pour deux ou trois jours sans que, en dépit de cela, le soleil soit moins brillant ni le ciel moins bleu.

Il y a des avalanches de fruits de toutes espèces. L'on en est saturé. Malgré toutes ces splendeurs, que je voudrais être près de toi en même temps qu'ici !

Au revoir, chère maman, garde bien ta santé et ne sois pas trop longtemps sans m'écrire.

ISABELLE.

P.-S. — Je t'envoie ce griffonnage au crayon, que j'ai fait hier dimanche ; c'est l'emploi de ma journée. Ne te donne pas beaucoup de peine pour le déchiffrer, il ne mérite pas d'être lu :

Dimanche 4 octobre 1891. — Je suis entrée dans la chambre d'Arthur à 7 heures. Il dormait les yeux ouverts, la respiration courte, si maigre et si blême avec ses yeux enfoncés et cerclés de noir ! Il ne s'est pas éveillé tout de suite. Je le regardais dormir, en me disant qu'il est impossible qu'il vive ainsi bien longtemps : il a l'air trop malade ! Au bout de cinq minutes il s'est éveillé en se plaignant, comme toujours, de n'avoir pas dormi de la nuit et d'avoir beaucoup souffert ; il souffre encore en se réveillant. Il m'a dit bonjour comme tous les matins, m'a demandé aussi comment j'allais, si j'avais bien dormi, etc. Je lui ai répondu que j'étais très bien. A quoi bon lui

dire que la fièvre, la toux et surtout l'inquiétude m'ont empêchée de reposer : il a bien assez de ses propres maux.

Il se met alors à me raconter des choses invraisemblables qu'il s'imagine s'être passées à l'hôpital pendant la nuit, et c'est la seule réminiscence de délire qui lui reste, mais elle est opiniâtre au point que, tous les matins et à plusieurs reprises pendant la journée, il me raconte la même absurdité, se fâchant que je n'y croie pas. Je l'écoute donc et cherche à le dissuader : il accuse les infirmiers et même les sœurs de choses abominables et qui ne peuvent exister ; je lui dis qu'il a sans doute rêvé, mais il ne veut pas en démordre et me traite de niaise et d'imbécile.

Je me mets en devoir de faire son lit. Mais depuis plus de huit jours il n'a pas voulu qu'on le descende : il souffre trop quand on le prend pour le mettre sur le fauteuil ou qu'on le remonte sur son lit. Faire le lit consiste pour lui à boucher un creux par ci, à réduire une bosse par là, à arranger le traversin, à remettre les couvertures (sans draps), tout cela, bien entendu, avec une foule de manières malades. Il ne peut souffrir un pli sous lui ; sa tête n'est jamais bien ; son moignon est trop haut ou trop bas ; il faut mettre le bras droit complètement inerte sur des plaques de ouate, entourer le bras gauche, qui se paralyse de plus en plus, de flanelle, de doubles manches, etc.

On frappe. C'est la sœur qui apporte le café noir d'Arthur et vient me chercher pour la messe : il est sept heures et demie. Mais je ne puis quitter mon malade

qui n'est pas encore complètement soigné ; j'irai à la messe de neuf heures.

Je lui fais boire son café. A présent ce sont les frictions. On m'a confié tout ce qui dans la pharmacie sert pour l'usage externe : huile, alcool, baume, liniment ; tout ce qui existe pour adoucir les douleurs est rangé là sur la commode. Quand on veut panser les autres malades, on vient me demander pour un instant le flacon nécessaire.

On apporte la carafe de lait. Il la boit de suite, espérant combattre ainsi sa constipation et surtout sa rétention d'urine. Je crois que ses organes intérieurs se paralysent à leur tour et j'ai peur, et lui aussi, qu'ils ne se paralysent ainsi petit à petit, jusqu'au cœur : alors il faudrait mourir.

Sa jambe gauche est toujours froide et tremblante, avec beaucoup de douleurs. Son œil gauche est moitié fermé. Il a quelquefois des battements de cœur qui l'étouffent. Il me dit que lorsqu'il se réveille il sent sa tête et son cœur qui brûlent, et toujours il a des points douloureux dans la poitrine et le dos, du côté gauche.

Il est huit heures un quart. Eugène apporte l'appareil électrique : c'est la première séance. L'électricien dispose l'appareil et puis fait ses passes sur le bras droit pendant un quart d'heure. La main d'Arthur, pendant l'opération, fait quelques mouvements nerveux, s'ouvre et se referme vivement ; mais, aussitôt l'appareil enlevé, l'immobilité revient ; il ne ressent plus qu'une chaleur vive et une douleur assez violente dans le bras et dans la main ;

néanmoins l'opérateur se déclare satisfait de cette première épreuve, et, à neuf heures moins un quart, nous sommes enfin seuls. Je l'arrange encore dans son lit, je le relève sur l'oreiller ; nous faisons de nouveaux essais d'urinal et de bassin.

Je mets mon chapeau, mes gants ; je sors sur la galerie et me mets à la recherche de la dame espagnole. Cette dame est avec son mari près d'un malade, leur oncle, qu'on a placé dans la chambre où était Arthur quand on l'amputa. Ce malade, vieillard de soixante douze ans, atteint en pleine rue, voici un mois, d'une hernie étranglée, a été heureusement opéré par le major, mais son grand âge est dominé par une fièvre débilitante dont il aura peine à se débarrasser. Il était de passage à Marseille avec son neveu et sa nièce, quand son mal le prit. Ce sont des gens qui paraissent très riches. Le neveu est officier de la Légion d'honneur. Malheureusement pour moi, ils ne savent pas un mot de français.

Je suis partie seule pour la messe, la dame espagnole n'étant pas encore arrivée. C'est grande fête de la Sainte-Vierge, Notre-Dame du Rosaire. La chapelle est tout illuminée. Les deux aumôniers sont présents. La grand-messe est parfaitement servie par six jeunes garçons aux surplis de dentelle sur dessous bleu céleste. Il y a des chantres accompagnés par l'harmonium et des chœurs de jeunes filles : tous chantent admirablement bien, comme du reste la plupart des méridionaux. Les religieuses occupent leurs stalles. La chapelle est presque pleine. Il y a bien longtemps que je n'ai assisté à une aussi belle

et bonne cérémonie. Après la messe, les uns s'en vont, les autres récitent le chapelet ; moi je me hâte de monter, car Arthur prétend que lorsque je ne suis pas près de lui il se croit déjà dans son cercueil...

Il m'attendait avec impatience. On vient d'apporter une caisse renfermant sa jambe articulée ; on a réclamé 5 fr. 50, qu'il n'a pu donner puisque c'est moi qui tiens la bourse. Je trouve aussi sur la commode un bol de lait chaud que la sœur, la bonne sœur, m'a apporté, comme elle le fait tous les jours, pour « faire passer ma toux ». Je bois au galop ; je descends au bureau pour payer les frais de transport de la jambe ; je m'adresse à un jeune homme qui, m'entendant parler de payer les frais d'une caisse qu'on vient d'apporter s'imagine que cette caisse est un cercueil et me demande avec compassion des détails sur la mort du destinataire ; j'ai quelque peine à le détromper.

Revenant près d'Arthur, je le trouve en larmes. Sa jambe tant désirée, si impatiemment attendue, il n'est plus en état de l'essayer ! « Je ne la mettrai jamais, dit-il ; c'est fini, bien fini, je sens que je vais mourir. » Je le calme de mon mieux ; mais, comme lui et même plus que lui, je pense qu'il aura beaucoup de peine à s'en tirer ; c'est là d'ailleurs l'opinion de tout le monde ici et l'on ajoute qu'il vaudrait bien mieux être mort que de vivre dans l'état de souffrances où il se trouve.

Il est onze heures. Je le fais manger : potage de semoule, pommes de terre frites et rognon, omelette, raisin, poire, tranche de gâteau. On lui donne toujours ce qu'il pré-

fère, on lui choisit ce qu'il y a de meilleur et c'est en effet très bon, mais il trouve tout détestable et ne touche à presque rien. J'arrange sans cesse son lit, ses couvertures, ses oreillers : jamais il n'est bien. Une plainte perpétuelle s'échappe de ses lèvres. Jamais personne autre que moi ne l'a touché, ni soigné, ni arrangé, pendant la journée : la vue, la pensée seule des infirmiers lui fait mal ; et c'est ainsi que pendant la nuit il se laisse inonder de sueur, retient ses besoins plutôt que d'avoir recours au veilleur de nuit. Il m'a fait, hier, raser ses cheveux, afin que personne autre que moi ne l'approche.

A midi et demie, le facteur, si impatiemment attendu, guetté avec tant d'anxiété, est passé sans me rien remettre. Je vais déjeuner la mort dans l'âme. Mais une demi-heure plus tard, à peine revenue à l'hôpital, la sœur me fait un signe ; j'accours à son appel et elle me remet deux lettres, une pour moi, l'autre pour Arthur. Avant de rentrer dans la chambre, je lis la mienne, car je ne veux pas qu'elle soit lue par mon frère avant moi. Enfin, depuis quinze jours que je n'avais pas de nouvelles de Roche, voici une lettre rassurante ! Je l'embrasse, je la baigne de mes larmes. Moi, exilée si loin avec un pauvre malade, il y a bien longtemps que je n'ai eu une après-midi aussi heureuse que celle que je passe avec ma chère lettre. Je veux donner à Arthur celle qui lui est adressée : il la refuse...

Je dois m'ingénier toute la journée pour l'empêcher de commettre de nombreuses sottises. Heureusement que j'ai quelque influence sur lui. Son idée fixe est mainte-

nant de quitter Marseille pour un climat plus chaud, soit Alger, soit Aden, soit Obock. Ce qui le retient ici, c'est la crainte que je ne l'accompagne pas plus loin, car il ne peut plus se passer de moi.

Quelquefois il est très bon et très tendre, me remerciant avec effusion des soins que je lui donne, m'appelant son bon génie, son seul appui. Surtout il me fait promettre de ne pas le quitter avant sa mort et de veiller à l'exécution de ses dernières volontés, en particulier touchant son enterrement. Ils sont hélas ! bien malheureux ceux qui, pour les soigner, n'ont que des infirmiers. Il y a près de nous trois hommes paralysés, dont deux aussi jeunes qu'Arthur. L'un de ceux-ci va mieux, mais il est complètement idiot et ne peut plus causer ; l'autre est arrivé de l'île de Madagascar depuis quinze jours, c'est un ingénieur français, il a le délire depuis son arrivée. Ces deux malheureux sont maltraités par les infirmiers ; nous entendons leurs cris, leurs plaintes, et je me dis que si j'étais repartie, Arthur aurait été soigné de la même façon. Son délire, au lieu de se calmer, serait devenu de la folie furieuse.

Tout ceci, je l'écris pendant qu'il est plongé dans une sorte de léthargie, qui n'est pas un sommeil, mais plutôt de la faiblesse.

Quand il se réveille, il regarde par la fenêtre le soleil brillant toujours dans un ciel sans nuages et il se met à pleurer, disant que jamais plus il ne verra le soleil dehors : « J'irai sous la terre, me dit-il, et toi tu marcheras dans le soleil ! » Et c'est ainsi toute la journée une plainte incessante, un désespoir sans nom.

A quatre heures et demie, on apporte le dîner. Il y goûte à peine. Il exige que je mange le dessert. Je dois le contenter, sous peine de le fâcher.

A cinq heures, c'est la visite. Hélas ! les médecins l'ont tant trompé qu'il ne les croit plus guère, et cependant c'est encore avec une sorte d'espérance qu'il écoute les encouragements du jeune médecin qui lui marque le plus de sympathie. Quant à moi, on ne me trompe pas et, entre toutes ces belles paroles, je discerne très bien que le succès de l'électricité est tout à fait incertain.

Maintenant il faut allumer la bougie, car à cinq heures et demie, il fait tout à fait nuit dans la chambre. Notre veillée va, jusqu'à neuf heures, se passer à frictionner, à changer de linge, à arranger le lit., etc. Puis il retardera, minute à minute, l'instant de le quitter, et alors il me fera ses adieux comme si demain matin je ne devais plus le retrouver vivant. Et c'est ainsi tous les soirs.

IV

Marseille, mercredi 28 octobre 1891 (1)

Ma chère maman,

Dieu soit mille fois béni ! J'ai éprouvé dimanche le plus grand bonheur que je puisse avoir en ce monde. Ce n'est plus un pauvre malheureux réprouvé qui va mourir près de moi : c'est un juste, un saint, un martyr, un élu !

Pendant le courant de la semaine passée, les aumôniers étaient venus le voir deux fois ; il les avait reçus, mais avec tant de lassitude et de découragement qu'ils n'avaient osé lui parler de la mort. Samedi soir, toutes les religieuses firent ensemble des prières pour qu'il fasse une bonne mort. Dimanche matin, après la grand'messe, il semblait plus calme et en pleine connaissance :

(1) Quelques passages de cette lettre ont été utilisés par Paul Claudel dans sa préface aux *Œuvres* de Arthur Rimbaud. (N. de l'E.).

l'un des aumôniers est revenu et lui a proposé de se confesser ; et il a bien voulu !

Quand le prêtre est sorti, il m'a dit, en me regardant d'un air troublé, d'un air étrange : « Votre frère a la foi, mon enfant. Que nous disiez-vous donc ? Il a la foi, et je n'ai même jamais vu de foi de cette qualité ! » Moi, je baisais la terre en pleurant et en riant. O Dieu ! quelle allégresse, quelle allégresse, même dans la mort, même par la mort ! Que peut me faire la mort, la vie, et tout l'univers et tout le bonheur du monde, maintenant que son âme est sauvée ! Seigneur, adoucissez son agonie, aidez-le à porter sa croix, ayez encore pitié de lui, ayez encore pitié, vous qui êtes si bon ! oh, oui, si bon. — Merci, mon Dieu, merci !

Quand je suis rentrée près d'Arthur, il était très ému, mais ne pleurait pas ; il était sereinement triste, comme je ne l'ai jamais vu. Il me regardait dans les yeux comme il ne m'a jamais regardée. Il a voulu que je m'approche tout près, il m'a dit : « Tu es du même sang que moi :

crois-tu, dis, crois-tu ? » J'ai répondu : « Je crois; d'autres plus savants que moi ont cru, croient ; et puis je suis sûre à présent, j'ai la preuve, cela est ! » — Et c'est vrai ! j'ai la preuve aujourd'hui ! — Il m'a dit encore, avec amertume : « Oui, ils disent qu'ils croient, ils font semblant d'être convertis, mais c'est pour qu'on lise ce qu'ils écrivent, c'est une spéculation ! » J'ai hésité, puis j'ai dit : « Oh ! non, ils gagneraient davantage d'argent en blasphémant ! » Il me regardait toujours avec le ciel dans les yeux ; moi aussi. Il a tenu à m'embrasser, puis : « Nous pouvons bien avoir la même âme, puisque nous avons un même sang. Tu crois, alors ? » Et j'ai répété : « Oui, je crois, *il faut croire.* » Alors il m'a dit : « Il faut tout préparer dans la chambre, tout ranger : *il va revenir avec les sacrements.* Tu vas voir, on va apporter les cierges et les dentelles : il faut mettre des linges blancs partout. Je suis donc bien malade !... » Il était anxieux mais pas désespéré comme les autres jours et

je voyais très bien qu'il désirait ardemment les sacrements, la communion surtout.

Depuis, il ne blasphème plus jamais ; il appelle le Christ en croix, et il prie. Oui, il prie, lui !

Mais l'aumônier n'a pas pu lui donner la communion. D'abord, il a craint de l'impressionner trop. Puis, Arthur crachant beaucoup en ce moment et ne pouvant rien souffrir dans sa bouche, on a eu peur d'une profanation involontaire. Et lui, croyant qu'on l'a oublié, est devenu triste ; mais il ne s'est pas plaint.

La mort vient à grands pas. Je t'ai dit dans ma dernière lettre, ma chère maman, que son moignon était fort gonflé. Maintenant, c'est un cancer énorme entre la hanche et le ventre, juste en haut de l'os. (1) Ce moignon, qui était si sen-

(1) Sarcome du fémur. Pour empêcher la généralisation, en mai précédent on eût dû, paraît-il ici, désarticuler la hanche plutôt que de trancher la cuisse. (N. de l'E.).

sible, si douloureux, ne le fait presque plus souffrir. Arthur n'a pas vu cette tumeur mortelle : il s'étonne que tout le monde vienne voir ce pauvre moignon auquel il ne sent presque plus rien ; et tous les médecins (il en est déjà bien venu dix depuis que j'ai signalé ce mal terrible) restent muets et terrifiés devant ce cancer étrange.

A présent, c'est sa pauvre tête et son bras gauche qui le font le plus souffrir. Mais il est le plus souvent plongé dans une léthargie qui est un sommeil apparent, pendant lequel il perçoit tous les bruits avec une netteté singulière.

Pour la nuit on lui fait une piqûre de morphine.

Eveillé, il achève sa vie dans une sorte de rêve continuel : il dit des choses bizarres très doucement, d'une voix qui m'enchanterait si elle ne me perçait le cœur. Ce qu'il dit, ce sont des rêves, — pourtant ce n'est pas la même chose du tout que quand il avait la fièvre. On dirait, et je crois, qu'il le fait exprès.

Comme il murmurait ces choses-là, la sœur m'a dit tout bas : « Il a donc encore perdu connaissance ? » Mais il a entendu et est devenu tout rouge ; il n'a plus rien dit, mais, la sœur partie, il m'a dit : « On me croit fou, et toi, le crois-tu ? » Non, je ne le crois pas, c'est un être immatériel presque et sa pensée s'échappe malgré lui. Quelquefois il demande aux médecins si eux voient les choses extraordinaires qu'il aperçoit et il leur parle et leur raconte avec douceur, en termes que je ne saurais rendre, ses impressions ; les médecins le regardent dans les yeux, ces beaux yeux qui n'ont jamais été si beaux et plus intelligents, et se disent entre eux : « C'est singulier ». Il y a dans le cas d'Arthur, quelque chose qu'ils ne comprennent pas. (1)

Les médecins, d'ailleurs, ne viennent presque plus, parce qu'il pleure souvent en leur parlant, et cela les bouleverse.

(1) Faut-il rappeler qu'à la date où elle écrivait ceci, Isabelle Rimbaud ignorait tout des œuvres littéraires de son frère. (N. de l'E.)

Il reconnaît tout le monde. Moi, il m'appelle parfois Djami, mais je sais que c'est parce qu'il le veut, et que cela rentre dans son rêve voulu ainsi; au reste, il mêle tout et... avec art. Nous sommes au Harrar, nous partons toujours pour Aden, il faut chercher des chameaux, organiser la caravane; il marche très facilement avec la nouvelle jambe articulée, nous faisons quelques tours de promenade sur de beaux mulets richement harnachés; puis il faut travailler, tenir les écritures, faire des lettres. Vite, vite, on nous attend, fermons les valises et partons. Pourquoi l'a-t-on laissé dormir? pourquoi ne l'ai-je pas à s'habiller? Que dira-t-on si nous n'arrivons pas au jour dit? On ne le croira plus sur parole, on n'aura plus confiance en lui! Et il se met à pleurer en regrettant ma maladresse et ma négligence: car je suis toujours avec lui et c'est moi qui suis chargée de faire tous les préparatifs.

Il ne prend presque plus rien en fait de nourri-

ture, et ce qu'il prend, c'est avec une extrême répugnance. Aussi a-t-il la maigreur d'un squelette et le teint d'un cadavre. Et tous ses pauvres membres paralysés, mutilés, morts autour de lui ! O Dieu, quelle pitié !

A propos de ta lettre et d'Arthur : ne compte pas du tout sur son argent. Après lui, et les frais mortuaires payés, voyages, etc., il faut compter que son avoir reviendra à d'autres ; je suis absolument décidée à respecter ses volontés, et quand même il n'y aurait que moi seule pour les exécuter, son argent et ses affaires iront à qui bon lui semble. Ce que j'ai fait pour lui, ce n'était pas par cupidité, c'est parce qu'il est mon frère, et que, abandonné par l'univers entier, je n'ai pas voulu le laisser mourir seul et sans secours. Je lui serai fidèle après sa mort comme avant, et ce qu'il m'aura dit de faire de son argent et de ses habits, je le ferai exactement, quand même je devrais en souffrir.

Que Dieu m'assiste et toi aussi : nous avons bien besoin du secours divin.

Au revoir, ma chère maman, je t'embrasse de cœur.

ISABELLE.

V

Dicté par Arthur Rimbaud à sa sœur, le 9 novembre 1891, c'est-à-dire la veille de sa mort.

UN LOT : UNE DENT SEULE.

UN LOT : DEUX DENTS.

UN LOT : TROIS DENTS.

UN LOT : QUATRE DENTS.

UN LOT : DEUX DENTS.

Monsieur le Directeur,

Je viens vous demander si je n'ai rien laissé à votre compte. Je désire changer aujourd'hui de ce service-ci dont je ne connais même pas le nom, mais en tout cas que ce soit le service d'Aphinar. Tous ces services sont là partout et moi, impotent, malheureux, je ne peux rien trouver, le premier chien dans la rue vous dira cela. En-

voyez-moi donc le prix des services d'Aphinar à Suez. Je suis complètement paralysé, donc je désire me trouver de bonne heure à bord, dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord...

1892

MON FRÈRE ARTHUR



Je l'ai vu ici, venu dans notre maison pour la dernière fois. Inoubliables journées, veilles et nuits qui ne reviendront plus jamais, jamais, amais !

J'ai soutenu son corps chancelant. J'ai porté dans mes bras ce corps souffrant et défaillant. J'ai guidé ses sorties, j'ai surveillé chacun de ses pas ; je l'ai conduit et accompagné partout où il a voulu ; je l'ai aidé toujours à rentrer, à monter, à descendre ; j'ai écarté de son unique pied l'embûche et l'obstacle. J'ai préparé son siège, son lit, sa table. Bouchée à bouchée, je lui ai fait prendre quelque nourriture. J'ai mis à

ses lèvres les coupes de boisson, afin qu'il se désaltérât.

J'ai suivi attentivement la marche des heures, des minutes. A l'instant précis, chacune des portions ordonnées lui a par moi été présentée : combien de fois par jour ! J'ai employé les journées à essayer de le distraire de ses pensées, de ses peines. J'ai passé les nuits à son chevet : j'aurais voulu l'endormir en faisant de la musique, mais la musique pleurait toujours. Il m'a demandé d'aller, en pleine nuit, cueillir le pavot assoupissant, et j'y suis allée. J'avais peur, seule, loin de lui. Dans les ténèbres, je me suis hâtée ; puis j'ai préparé les breuvages calmants, qu'il a bus... Et les veilles recommençaient, durant jusqu'au matin ; et quand il se mettait à dormir, je restais encore près de lui à le regarder, à l'aimer, à prier, à pleurer. Si je m'en allais, à l'aurore, sans bruit pourtant, il se réveillait aussitôt et sa voix, sa chère voix, me rappelait. Et je réaccourais tout de suite près de lui, heureuse de pouvoir le servir encore.

Que de fois, au cours des matinées, quand enfin il goûtait quelque repos, je suis restée des heures, l'oreille collée contre sa porte, épiant son appel, épiant son souffle !

Nulles mains que les miennes ne l'ont soigné, ne l'ont touché, ne l'ont habillé, ne l'ont aidé à souffrir. Jamais mère n'a pu ressentir une plus vive sollicitude envers son enfant malade... Il me parlait du pays qu'il venait de quitter ; il me racontait ses travaux. Il rappelait mille souvenirs aussi du passé, du bonheur perdu ; et ses larmes se mettaient à couler, amères, abondantes. J'essayais de calmer son chagrin ; mais je ne le pouvais, sachant bien moi-même que jamais plus la vie ne lui sourirait ; et, impuissante à le consoler, regardant, muette, tomber ses pleurs, je voyais en même temps se creuser chaque jour davantage ses joues pâles et s'altérer son admirable visage.

Il me demandait souvent en place de qui, lui

si bon, si charitable, si droit, pouvait bien endurer tous ces maux atroces. Je ne savais quoi lui répondre. J'avais peur, et j'ai peur encore, que ce ne fût en ma propre place.

Hélas !

Je l'ai aidé à mourir, et lui, avant de me quitter, il a voulu m'enseigner le vrai bonheur de la vie. Il m'a, en mourant, aidée à vivre.



Là-bas, par delà les mers, dans les montagnes de l'Ethiopie, sous le soleil torride, par le vent brûlant qui dessèche les os et altère les moelles, que de fatigues il a endurées ! Nul Européen n'a essayé jamais avant lui d'accomplir les travaux auxquels il s'est astreint. Que d'efforts incessants ! Que de marches !

Oh ! ce fatal voyage de Tadjourah au Choa et en Abyssinie. Quel souffle mauvais a-t-il respiré dans ces funestes régions ? Quel ange malin l'y avait donc conduit ? Pendant plus d'une année, oui, pendant plus d'une année, il a subi là, en son corps comme en son esprit, toutes les épreuves, tous les ennuis possibles. Et, en retour, quelle compensation ? Ce furent tous les désenchantements : un complet désastre.

La maladie avait rôdé autour de lui. Tel un reptile venimeux, elle l'avait enlacé, et, peu à

peu, insensiblement mais sûrement, elle devait le conduire, sans qu'il s'en fût aperçu, à la catastrophe finale.

— Allons, courage ! Tu n'as pas été heureux auprès du roi : eh ! bien, redouble d'efforts, multiplie tes facultés, sors des voies ordinaires. N'as-tu pas le don d'intelligence, le don de force ? Non pas l'intelligence et la force du commun des hommes, oh ! non. Il y a en toi un génie exceptionnel. L'étincelle divine départie à chacun de nous est dans ton âme un foyer incandescent, une lumière éblouissante qui pénètre tout, partout. Et ce qui fait ta force, c'est la volonté puissante et hardie à laquelle tu soumets tes muscles et ta pensée, sans écouter leurs plaintes ni leur besoin de repos. Travaille, toi qui as déjà tant travaillé ; instruis-toi, toi qui es une encyclopédie vivante ! Après les journées harassantes, passe une partie des nuits à étudier les multiples idiomes africains,

toi qui parles couramment toutes les langues d'Europe ! Ne trouve aucun goût au boire, au manger, à tous les plaisirs dont se repaissent les autres blancs ! Prends bien garde ! Mène une vie ascétique !... Quelques minutes suffisent pour tes repas, et, pendant onze années, tu ne te désaltères que d'eau. Quand tu réunis des amis, c'est uniquement pour causer avec eux d'affaires, de nouvelles les intéressant tous. Un peu de musique, parfois, beaucoup de lumières ; mais, toujours, et gouvernant tout, ta conversation incomparable, qui sait par soi seule éclairer, égayer, charmer ceux qui ont l'honneur d'être admis chez toi.

La pureté de tes mœurs est devenue légendaire. Jamais aucun être de luxure n'a franchi ton seuil et tes pieds jamais n'ont pénétré dans un lieu de joie... Sois bon, sois généreux !... Ta bienfaisance est connue, au loin même. Cent yeux guettent tes sorties quotidiennes. A chaque détour de chemin, derrière chaque buisson, au ver-

sant de chaque colline, tu rencontres des pauvres. Dieu, quelle légion de malheureux ! Donne à celui-ci ton paletot, à celui-là ton gilet. Tes chaussettes, tes souliers sont pour ce boiteux aux pieds ensanglantés. En voici d'autres ! Distribue-leur toute la monnaie que tu as sur toi, thalaris, piastres, roupies. Pour ce vieux grelotteux, n'as-tu plus rien ? Si. Donne ta propre chemise. Et quand tu seras nu, si tu rencontres encore des pauvres, tu les ramèneras à ta maison et tu leur distribueras les aliments de ton repas. Bref, tu te dépossèderas de tout superflu et même du bien-être pour venir en aide à tous ceux qui, sur ton passage, ont faim ou froid... Pour toi-même, sois strictement économe ! Point de dépenses inutiles, pas de luxe surtout. Qui a construit, fabriqué les meubles de ton logis ? C'est toi. Tu possèdes donc aussi le secret des artisans ? De même, tu connais l'art du cultivateur : tu as mis en terre des semences d'Europe, et dans tes jardins de caféiers, parmi tes plants de bana-

niers, s'entremêlent, vigoureux, magnifiques, les légumes les plus exquis des potagers d'Occident. C'est que ton industrie, ton travail sont féconds dans tous les sens... Quel est ce jeune indigène qui vaque aux soins divers de la maison, de la cour et des magasins ? C'est ton serviteur fidèle, celui qui, depuis huit ans, te vénère et te chérit en t'obéissant. C'est Djami.

O mon aimé, qui pourrait te haïr ? Tu es la bonté, la charité mêmes. La probité et la justice sont de ton essence. Et puis, il y a en toi un charme indéfinissable. Tu répands autour de toi je ne sais quelle atmosphère de bonheur. Partout où tu passes on respire un parfum délicieux, subtil, pénétrant. Quels talismans portes-tu ? Es-tu magicien ? Quels secrets moyens emploies-tu pour conquérir ainsi les cœurs et les volontés ? Quelles ailes puissantes t'es-tu créées pour planer comme tu le fais au-dessus de tous ? ... Mais, quelles folies dis-je là ? Tu es bon, voilà toute ta magie, ô cher être prédestiné !... Es-tu heureux,

au moins ? Non. Le pays de tes rêves n'est pas sur cette terre. Tu as parcouru le monde sans trouver le séjour correspondant à ton idéal. Il y a dans ton âme et dans ton esprit des perspectives et des aspirations plus merveilleuses que ce que peuvent offrir les contrées les plus séduisantes d'ici-bas.

Mais on s'attache malgré soi aux pays où l'on a le plus peiné, le plus souffert, tout en y faisant le bien. C'est pourquoi Aden, Harar sont deux noms désormais inscrits dans ton cœur. Ils auront tué ton corps. Qu'importe ? Ton souvenir y voudra rester jusqu'au delà de la mort.

Aden, roc calciné par un soleil perpétuel ; Aden, où la rosée du ciel ne descend qu'une fois en quatre ans ; Aden, où ne croît pas un brin d'herbe, où l'on ne rencontre pas un ombrage ; Aden, l'étuve où les cerveaux bouillent dans les crânes qui éclatent, où les corps se dessèchent... Oh ! pourquoi l'as-tu aimé cet Aden, aimé jusqu'au désir d'y avoir ton tombeau ?

Harar, prolongement des montagnes abyssines : fraîches collines, vallées fertiles ; climat tempéré, printemps perpétuel, mais aussi vents secs et traîtres, pénétrant jusqu'à la moelle des os... L'as-tu assez exploré, ton Harar ? Y a-t-il dans toute la région un coin qui te soit inconnu ? A pied, à cheval, à mulet, tu es allé partout... Oh ! les cavalcades insensées à travers les montagnes et les plaines ! Quelle fête de se sentir emporté vite comme le vent parmi des déserts de verdure ou de rocs ; de parcourir, plus vif qu'un faune, les sentiers des forêts ; d'effleurer légèrement, comme un sylphe, le sol mouvant des marais ! ... Et tes marches intrépides, défiant les indigènes en hardiesse, en souplesse, en agilité... Quelle joie de s'élancer, front découvert, à peine vêtu, dans des vallées aux luxuriantes végétations ; de gravir des montagnes inaccessibles ! Quelle fierté de pouvoir se dire : « Moi seul ai pu monter jusqu'ici, nuls pieds que les miens n'ont foulé ce sol jusqu'à présent inexploré » ! Quel bonheur, quel délice

de se sentir libre, de parcourir sans entraves, par le soleil, par le vent, par la pluie, les monts, les vaux, bois, rivières, déserts et mers !...

O pieds voyageurs, retrouverais-je vos empreintes dans le sable ou sur la pierre ?...

Retrouverais-je surtout les traces de ces travaux exécutés avec un courage inouï ? Les innombrables charges de café, les masses précieuses d'ivoire, et ces parfums si pénétrants d'encens, de musc, et les gommés, et les ors, — tout cela acheté sur d'immenses étendues de pays, après des courses épuisantes ou des chevauchées qui brisent les membres. Et ce n'est rien que d'acheter. Quand les naturels ont livré leurs produits, ne faut-il pas les peser, les soumettre à diverses préparations, les emballer soigneusement pour les expédier par caravanes à la côte, où ils n'arrivent au complet et en bon état qu'au prix de mille soins, de mille soucis et de

mortelles angoisses ? Ce que deux bras, énergiques comme jamais ne le furent d'autres bras, ont fait sans se décourager ni se reposer, au cours de onze années, qui pourrait l'énumérer ? Qui pourrait expliquer les ingénieuses combinaisons de ce cerveau plus complet que nul autre ? Puis, que d'ennuis, que de tourments au milieu des nègres fainéants et obtus ! Que d'inquiétudes durant les longs jours que mettent les caravanes à traverser le désert ! Les chameaux et les mulets de charge, portant une fortune, sont confiés à la garde et à la direction de l'Arabe entrepreneur de transports. Mille périls guettent dans les solitudes de la route. Outre les pluies et les vents, ce sont les bêtes fauves, lions, panthères ; ce sont surtout les Bédouins, tribus errantes et malfaisantes, les Dankalis, les Somalis... Et, tandis que la caravane s'avance lentement vers la mer, le maître, le négociant, resté à sa factorerie pour opérer de nouvelles transactions et réunir les éléments d'un nouveau convoi, songe

sans cesse avec terreur que le fruit de son labeur géant est, à chaque minute des jours et des nuits, exposé à être perdu sans recours. Il sent sa cervelle se contracter d'angoisse, et la fièvre parcourt son corps. Nuit à nuit, ses cheveux blanchissent. Il suppute le chemin parcouru et celui qui reste à parcourir, tandis que l'inquiétude le dévore. Et ce supplice durera un long mois, temps pour le moins nécessaire à l'aller et retour de l'expédition.

Durant ces transports aventureux, la plupart des négociants ont subi des pertes, souvent considérables. Argent, marchandises, parfois même serviteurs et bêtes de somme, devenaient le butin des maraudeurs du désert. Mon bien aimé frère, lui, n'a jamais rien perdu ; il est sorti victorieux de toutes les difficultés. C'est que la plus heureuse audace présidait à ses entreprises qui, toutes, réussissaient au-delà de ses espérances ; c'est que sa réputation de bienfaisance s'était répandue de montagne à montagne, si

bien qu'au lieu de s'emparer des richesses de celui qu'ils nomment « le Juste », « le Saint », les nomades Bédouins se concertaient pour protéger chacune de ses caravanes (1).

L'or s'amasse, la fortune vient, elle est arrivée. L'avenir est sûr. L'ennemi, c'est-à-dire la pauvreté, les besognes maussades, la solitude et l'ennui, l'ennemi est vaincu. Il n'y a plus qu'à étendre la main pour cueillir la palme, la récompense de tant de surhumains efforts...

(1) Rapprocher de ce passage l'extrait suivant d'une lettre de M. Lagarde, ancien gouverneur d'Obock, à Paul Claudel :

« Rimbaud devait être au Harar en effet, lors de mon arrivée sur les côtes de la Mer-Rouge. Il y luttait d'une part pour la vie (quelle rude vie !) et rêvait ensuite de choses que les indigènes et les chefs musulmans de l'entourage de l'Emir du moment ne comprenaient point... Ils le considéraient cependant comme d'inspiration céleste, tant et si bien que des « fidèles » s'empressèrent autour de lui, suscitant les jalousies et les haines des cadis et muphtis menacés dans leurs affaires par le nouveau prophète qu'ils essayèrent, du reste, de faire tuer sur place. (N. de l'E.).



Etendu pour toujours, souffrant sans répit sur son lit de douleur le plus atroce martyr, du fond de sa petite chambre d'hôpital assombrie par le voisinage de la galerie de pierre et des platanes touffus, que d'enseignements il m'a donnés ! En quatre mois, il m'a plus appris que d'autres en trente années. Je lui dois de savoir aujourd'hui ce que c'est que le monde et la vie, le bonheur et le malheur. Je vois ce qu'est vivre, ce qu'est souffrir, ce qu'est mourir. Je connais aussi ce délice qu'on nomme le dévouement, et, par-dessus tout, j'ai senti l'ineffable allégresse d'aimer absolument un être de mon sang et sacré, — oh ! la tendresse fraternelle, d'essence pure et divine ! — de l'aimer dans la joie, dans l'épreuve, dans le malheur, m'élançant d'esprit et de cœur

vers lui ; de l'aimer dans la souffrance et la maladie, en ne le quittant plus ; de l'aimer dans l'agonie et dans la mort, en l'assistant sans faiblir, et par delà la mort, en exécutant sa volonté, ses simples recommandations, et, si Dieu voulait, en mourant peu après lui, de la même mort que la sienne, pour aller dormir là-bas, près de lui, et rassurer ainsi son âme inquiète qui a craint que sur cette terre je ne l'oublie (1).

L'oublier, moi ! Pourrais-je oublier mon bonheur, oublier celui qui a fait naître mon âme à une vie divine ? Est-ce qu'il n'est pas partout et tout dans les horizons merveilleux qu'il m'a découverts, lui, mon ange, mon saint, mon élu, mon aimé, mon âme !... Oui, plus j'y réfléchis, plus je crois qu'à nous deux nous avons la même âme. Lui mort, il n'est pas sûr que je pourrai vivre.

(1) Isabelle Rimbaud est morte en effet de la même maladie qu'Arthur. (N. de l'E.).

Je me revois toute petite, à l'époque de son premier départ, en septembre 1870. C'était le soir, bien tard. Sous les grandes allées de marronniers, à Charleville, la foule en tumulte se pressait pour avoir des nouvelles de la guerre, et l'on ne parlait, hélas ! que de défaites. Tout à coup, au-dessus de toutes les rumeurs s'éleva un chant mâle et solennel, vibrant appel aux armes pour la patrie. Je n'ai jamais su quels artistes avaient, cette nuit-là, entonné ces accents sublimes. Je n'avais et n'ai depuis entendu rien d'aussi beau, d'aussi émouvant. Mais moi, petite, grain de poussière dans la foule, je n'appliquai pas ce chant à la France en danger. La moitié de mon âme m'était ravie, partie avec Lui loin du foyer, de la sécurité ; et les sanglots de désespoir s'échappant de ma poitrine attestaient déjà l'énorme part de moi-même qui avait fui.

Depuis lors, je l'ai suivi partout à travers le

monde, en pensée, en souffrance, en joie, sans y forcer ma volonté, presque malgré moi. Aux mauvais jours, quand il endurait le froid, la faim, je souffrais avec lui. Mon esprit anxieux ne pouvait se reposer nulle part. Positivement, oui, je sentais une part de moi-même en détresse.

J'ai vécu de même des nuits d'égarement et de délire. Mon âme, offensée, pleurait. J'entendais des harmonies étranges, des bruissements mystérieux. Des visions vagues et douloureuses dansaient devant moi. Ces nuits-là, des voiles de neige entouraient mes sens et mon imagination. Je ne saurais définir mes impressions. Je frissonnais et la fièvre me brûlait.

J'étais avec lui, dans le brouillard gris ou le soleil pâle de Londres, sous le ciel bleu d'Italie, dans les neiges du Saint-Gothard. Je suivais avec lui les grandes routes. Nous traversions des bois, des prairies. Un mois durant, nous avons erré dans l'atmosphère brûlante de Java. Mes yeux sont encore pleins des choses et des paysages mer-

veilleux de ce pays. Je vois encore les insulaires tout petits et jaunes dans l'éblouissement de leur campagne... J'étais encore à côté de lui au cap de Bonne-Espérance, quand l'horrible tempête s'appêtait à l'engloutir. Je fermis les yeux d'épouvante, ma tête se brisait : j'étais sur le point de sombrer aussi.

Et les retours ! Ah ! quelles joies délirantes ! Le bonheur de se retrouver entière et parfaite, après avoir subi longtemps l'absence de la meilleure partie de soi-même ! Car il était bien supérieur à moi ; il me dominait, comme le plus beau et le plus noble arbre de la création dominerait le moindre des brins d'herbe. Mais il m'aimait tendrement ; et je m'étais attachée à lui telle qu'une petite poussière d'argent qu'un artiste divin aurait coulée dans le moule d'une colossale statue d'or.

Sans les avoir jamais lues, je connaissais ses

œuvres. Je les avais pensées. Mais moi, infime, je n'aurais pu les exprimer dans son verbe magique. J'admirais et je comprenais : voilà tout.

Je suis sortie de l'enfance comme il entrait dans l'âge viril. Nous possédions la plénitude de notre force physique et de nos facultés intellectuelles. Alors la destinée nous a séparés. Des milliers de kilomètres s'allongèrent entre lui et moi.

Chacun de nous avait, séparément, à poursuivre le bien et le beau, l'honneur du présent et la sécurité de l'avenir. Nous avions, lui comme homme, moi comme femme, des aspirations modestes et saintes, les premières et juvéniles ambitions s'étant éteintes. Nous voulions tout bonnement avoir le droit de vivre en plein soleil, dans les champs sacrés de la famille, de la dignité, du devoir.

Onze années consécutives, nous avons poursuivi notre but sans défaillir un instant, si occu-

pés chacun de notre côté que, sans nous oublier, nous nous parlions à peine, de loin. Personne au monde n'a fait l'effort que nous avons fait ; personne n'a eu notre persévérance, notre courage. Les fatigues corporelles que nous avons l'un et l'autre endurées sont inouïes, en dehors des ordinaires possibilités humaines. Les trances morales sous lesquelles nous avons vécu n'ont jamais été subies aussi courageusement par les autres mortels. Toujours nous avons travaillé sans faiblesse, sans hésitation, sans nous permettre la moindre distraction, le plus petit relâchement. Nous n'avons goûté aucun des plaisirs dont ne se privent pas les jeunes gens. Aucune existence n'a été aussi austère que la nôtre. Les Carmélites, les Trappistes ont plus de jouissances que nous ne nous en sommes donné. Et ce n'était ni par sauvagerie ni par avarice que nous menions ce genre de vie. C'était parce que nous étions absorbés par la vision du but saint et noble ; et nous concentrons tous nos efforts vers ce but.

Nous avons été bons, charitables, généreux. Nous ne pouvions voir la misère et l'infortune sans nous apitoyer et sans les secourir dans la mesure de nos forces. Nous étions probes. Que celui à qui nous avons fait tort volontairement se lève et nous jette la pierre !

Nous croyions à la vertu des autres, parce que la nôtre était inébranlable ; et nous ne pouvions soupçonner que ceux-là mêmes qui auraient dû nous aider, nous soutenir et nous aimer, pouvaient nous trahir, nous mentir et nous briser. Nous avons horreur du mensonge, et nous aimions, oui, nous aimions notre prochain comme nous-mêmes. Ah ! nous étions bien naïfs pour le siècle... Mais, taisons-nous. Ne nous amollissons pas ! Ce que nous avons cru et fait est bien. Et, s'il fallait recommencer la vie, nous agirions encore de même.

Tel un palais splendide qu'un architecte au génie unique aurait édifié pierre à pierre, avec

un amour et une persévérance merveilleux, et qui, arrivé au faîte, tandis qu'il attacherait à la coupole le dernier emblème doré, se croyant par une édification aussi glorieuse à l'abri des secousses de la vie, sentirait tout à coup s'écrouler l'œuvre l'ensevelissant sous des monceaux de matières précieuses : telles nos espérances et tel notre avenir se sont brisés soudainement ! Le monument élevé avec tant de peine et de soins s'est effondré sur nos têtes, et nous voici blessés à mort parmi les décombres... Implacable dérision !... Ç'a été le naufrage dans le port ; la foudre qui détruit en un clin d'œil la cathédrale que des générations ont laborieusement terminée ; la grêle qui, au premier jour de la moisson, saccage en un instant les trésors amassés par le soleil et les rosées de toute une année. Jeunesse, travail, prospérité, santé, vie, tout est perdu, tout est fini...

Et c'est ainsi que, à mille lieues de distance l'un de l'autre, lui dans un pays de nègres, sous

un soleil d'or et des ombrages enchantés, moi dans une obscure et froide campagne française, nous avons presque au même moment, à l'instant précis où le but Saint allait être enfin atteint, éprouvé, dans un ordre différent et pour des raisons différentes, l'anéantissement irrémédiable de nos radieux espoirs — pourtant si légitimes. Pour nous deux, en même temps, l'heure du Malheur, irrévocable, a sonné...

Roche, 1892.

1897

LE DERNIER VOYAGE DE RIMBAUD

De Marseille, après l'amputation, le 23 juillet 1891, il s'était fait conduire à Roche avec le désir de s'y reposer pendant deux ou trois mois, avec l'espoir d'y retrouver dans un calme absolu le sommeil qui l'avait fui. Mais rien ne lui réussissait ; il eût semblé que la fatalité s'acharnait contre lui, dans les plus simples choses. Les éléments incéléments se liguèrent, froid, brouillard, pluie, et, si le soleil tant désiré se montrait parfois, trop chaud, d'une malade chaleur, c'était pour attirer vers une promenade au cours de laquelle survenait une ondée.

En cette triste année 1891, les blés avaient été gelés. Le 10 août, après une épouvantable nuit d'orage et de grêle, un givre dépouilla les arbres. Les moissons, par suite des pluies estivales, étaient en partie pourries dans les champs.

Arthur, grand amateur de chaleur, de soleil et d'air, souffrait beaucoup de ces troubles atmosphériques.

Le premier jour, à son entrée dans sa chambre, la plus belle de la maison et préparée avec un soin naïf, il avait eu cette exclamation sincère et flatteuse : « C'est Versailles ici ! » Tout de suite, là, ses malles avaient été défaites, ses bibelots disposés ; ses besoins d'infirmes et ses désirs de voyageur les avaient été prévus.

Il essaya de se mettre à l'aise, de s'acclimater.

L'insomnie des premières nuits, la fièvre et les souffrances corporelles furent attribuées à la fatigue du voyage ; la solitude, l'ennui, le manque total de distractions se nommèrent calme, tranquillité. Il parlait peu de lui et des années passées en Orient, si ce n'est pour désirer repartir au plus tôt pour Harar, où, disait-il : « il faut absolument que je retourne ». Alors, il se résignait presque à son amputation, faisait des projets en vue de pouvoir, malgré son membre ab-

sent, monter à cheval là-bas et continuer pendant un certain temps encore sa vie active.

Il se fit prendre mesure d'une jambe artificielle soigneusement articulée, celle achetée à Marseille étant par lui jugée insuffisante. Il béquillait peu ; l'aisselle droite lui faisait trop mal. Le moignon guéri ne supportait non plus sans douleur très sensible la jambe de bois. Cependant, comme rester en place et à la maison lui était extrêmement désagréable, il sortait beaucoup en voiture découverte. Chaque jour, malgré la fatigue et malgré le mauvais temps, on passait l'après-midi à se promener. Il aimait à être conduit aux endroits où se portait la foule endimanchée, les jours de fête et les dimanches ; et, sans s'y mêler, il prenait plaisir à observer les mouvements et les gestes des gens, ainsi que les changements opérés dans les mœurs depuis dix ans.

Il n'avait pas abandonné ses desseins matrimoniaux : au contraire. Le malheur récent avait plutôt irrité en lui le désir de se créer une fa-

mille. Mais, à présent, il ne « s'exposerait pas au dédain d'une fille de bourgeois ; il irait chercher dans un orphelinat, une fille d'antécédents et d'éducation irréprochables, ou bien il épouserait une femme catholique, de race noble abyssine ».

S'il parlait rarement de lui, en revanche il détaillait volontiers les habitudes et les faits d'Abbyssinie et d'Aden. En peu de mots, il expliquait beaucoup, de façon précise et charmante. Parfois il plaisantait, tournant en ridicule tout, le passé, le présent, l'avenir, les objets qui l'entouraient, les gens qu'il connaissait et lui-même ; et, de son lit, il avait alors le pouvoir de faire rire aux larmes son auditoire.

Cependant, au lieu de s'améliorer, son état de santé empirait. Le sommeil n'était pas revenu ; les douleurs, attribuées à tort à l'humidité régnante, augmentaient et le torturaient sans trêve. Le médecin constata que le fémur tranché augmentait de volume. La souffrance à l'aisselle devenait intolérable et, symptôme alarmant, le

bras droit rigide. Un ennui insurmontable, mortel, l'envahissait. Il devenait irritable. Roche, surnommé *Terre-des-Loups*, lui faisait horreur. Les promenades, en la voiture trop lentement menée et cahotante, le suppliciaient. L'impossibilité de béquiller, l'aisselle étant trop malade, le contraignait à une immobilité insupportable.

Il voulut absolument recouvrer le sommeil. L'effet des potions ordonnées étant presque nul, un simple remède de bonne femme fut essayé, qui ne réussit relativement que trop bien : il but des tisanes de pavot et vécut plusieurs jours dans un rêve réel très étrange. La sensibilité cérébrale ou nerveuse étant surexcitée, en l'état de veille les effets opiacés du remède se continuèrent, procurant au malade des sensations atténuées presque agréables, extralucidant sa mémoire, provoquant chez lui l'impérieux besoin de confiance. Portes et volets hermétiquement clos, toutes lumières, lampes et cierges, allumées, au son doux et entretenu d'un tout petit orgue de

barbarie, il repassait sa vie, évoquait ses souvenirs d'enfance, développait ses pensées intimes, exposait plans d'avenir et projets. Ainsi l'on sut que là-bas, au Harar, il avait appris la possibilité de réussir en France dans la littérature, mais qu'il se félicitait de n'avoir pas continué l'œuvre de jeunesse parce que « c'était mal ». Alors aussi, aux moments de vue dans l'avenir, il commença à désigner ses légataires préférés. Sa voix attendrie, un peu lente, prenait des accents de pénétrante beauté ; il entremêlait souvent à son langage des locutions de style oriental et même des expressions empruntées aux langues étrangères d'Occident ; le tout très compréhensible et clair et prenant dans sa bouche un charme singulièrement exquis.

Au bout de quelques jours, l'intoxication se poursuivant, les hallucinations commencèrent. La mémoire eut d'étranges faiblesses, cependant que le corps débilité expulsait d'abondantes et continuelles sueurs et qu'après chaque repas,

quelque réduit qu'il fût, se produisaient des congestions partielles. Une nuit, se figurant ingambe et cherchant à saisir quelque vision imaginaire apparue, puis enfuie, réfugiée peut-être en un angle de la chambre, il voulut seul descendre de son lit et poursuivre l'illusion. On accourut au bruit de la chute lourde de son grand corps ; il était étendu complètement nu sur le tapis.

Relevé, point blessé d'ailleurs, la secousse ressentie en tombant produisit immédiatement effet. Désormais lucide et sans exaltation, il renonça à endormir ses souffrances physiques, puisque le soulagement obtenu modifiait son état moral au point que lui, Arthur Rimbaud, avait pu faire d'intimes confidences. Il se désola : ainsi ce ne lui était même pas possible d'user d'un remède efficace ; il était condamné à souffrir.

Les douleurs revinrent plus vives et l'ennui

plus accablant. Il essaya encore de dompter la maladie, se fit appliquer toute la thérapeutique possible : remèdes internes et externes ; potions réactives et préventives, frictions, onctions, massages. Mais c'était le torturer sans utilité ; les remèdes digérés lui aigrissaient l'estomac, tandis que les frictions aiguisaient son mal en irritant horriblement nerfs, muscles, os. Le bras droit mourut littéralement, sans, pour cela, cesser de faire souffrir le pauvre Arthur. L'appétit se perdit presque complètement. Les douleurs se généralisèrent.

L'état moral se ressentait naturellement de l'effondrement physique. Ce furent des crises de désespoir, des larmes, une colère nerveuse à laquelle succédaient, sans transition, des attendrissements angéliques et des caresses. Il était possédé de la crainte affreuse de devenir et de rester paralysé — l'immobilité forcée dans l'avenir ! — autant que du désir intense de guérir, à tout prix. Tout, des mois, des années de traitement

barbare et de drogues infectes, tout, il eût tout subi avec joie, pourvu que l'usage de ses bras et de sa jambe lui fût rendu et conservé.

Puis, l'idée fixe de retourner au Harar (au moins pour quelque temps) le hantant, d'autant plus fortement que de jour en jour se montrait l'impossibilité d'entreprendre un long voyage, il résolut de partir pour Marseille « où du moins il aurait du soleil et de la chaleur et se ferait soigner à la Conception par le chirurgien qui l'avait opéré ». Enfin, de là il serait « à portée de se faire embarquer pour Aden, au premier mieux senti ».

Le 23 août 1891, un mois juste après son arrivée, il repartait.

Le voyage s'augura mal. Très ému, Arthur réclamait, dès 3 heures du matin, qu'on l'habillât et le conduisît à la gare, distante d'environ 3 kilomètres. Le train passait à 6 heures et demie. Mais les domestiques n'en finissent pas d'atteler à la

voiture qui doit le conduire au chemin de fer ! En route, le cheval, dérangé probablement trop matin, refuse de marcher, et, point de fouet pour l'activer ! Arthur ôte sa ceinture de cuir afin d'exciter le maudit animal : peine perdue ! Le train est parti depuis deux minutes quand on atteint la station... Que faire ? L'usage de la voiture était devenu extrêmement pénible au malade, et voilà qu'à cause d'un retard de cinq minutes, il faudra parcourir deux fois encore les trois ou quatre kilomètres séparant le village de la gare !

Il était très sombre. Découragé, il hésita un moment, préférant presque attendre là, en cette gare, le prochain train, plutôt que d'affronter le supplice du véhicule. Mais le froid brouillard matinal le faisait grelotter. Il se décida à rebrousser chemin vers la maison.

Le second train partait à midi 40 minutes. A 9 heures et demie, il se réveille en sursaut et ordonne le départ tout de suite. C'était deux heures trop tôt. Par un suprême effort, il s'ha-

billa seul, presque entièrement. Très excité, il veut partir à tout prix, vite, vite ! Il refuse de prendre aucun aliment ! Il n'a qu'une idée : partir ! La voiture est amenée. On va l'y transporter. Alors son excitation tombe tout d'un coup ; il promène ses regards autour de lui et pleure : « O mon Dieu ! dit-il à travers ses larmes, ne trouverais-je pas une pierre pour appuyer ma tête et une demeure pour y mourir ? Ah ! j'aimerais mieux ne pas m'en aller ! Je voudrais revoir ici tous mes amis et leur distribuer ainsi qu'à vous ce que je possède ».

Rien ne saurait rendre l'accent de ses paroles. C'était le désespoir d'un être supérieur pleurant ses amis et sa vie ; c'était la résignation d'un martyr à la mort. Il nous tenait contre son cœur, dans ses pauvres bras ; il sanglotait. Nous lui disions : « Reste, veux-tu ? On te soignera bien, on ne te quittera plus jamais ».

Mais les pas lourds des domestiques qui vier-

ment pour le porter se font entendre : « Non, répond-il en refoulant ses larmes, il faut essayer de guérir ».

On part. Et cette fois, c'est deux heures de pénible attente qu'il faut subir à la gare. Il prend quelques gouttes d'élixir bromuré, breuvage nauséabond destiné à calmer tant soit peu l'agitation fébrile. En buvant pur un remède qui, fort étendu d'eau, est encore détestable au goût, ses yeux tombent sur les deux domestiques occupés à suivre ses mouvements d'un air d'ardente convoitise : les imbéciles s'imaginent sans doute qu'il vient d'absorber une liqueur délicieuse. Leur méprise éveille en Arthur un reflet de ses caustiques gaîtés d'autrefois. Il nous communique sa réflexion. En même temps une saillie d'esprit bien à lui s'échappe, au sujet du parterre en miniature entretenu par le chef de gare (quelques pieds de reines-marguerites attristées autour d'un dahlia maigre, le tout cerné d'une rondelle de sable sous le marronnier qui nous ombrage).

Coup de sifflet. Voici le train. Arthur dans son fauteuil est transporté, puis hissé dans le wagon, hélas ! non sans souffrance. Péniblement il s'installe sur les coussins.

La trépidation du train lui est cruelle. Il pleure. Oh ! ce moignon, quel bourreau ! Il le tient à deux mains : « Que je souffre, que je souffre ! » répète-t-il. Les oreillers et les coussins sont empilés sur la banquette de face. Il essaye de s'y appuyer, de se mettre debout, de s'asseoir. Mais aucune position ne lui est favorable ; le dos, les reins, les épaules, les bras, surtout l'épaule et l'aisselle droites et le moignon sont autant de foyers atrocement douloureux. Il s'affaisse brisé par l'effort. « Je croyais, dit-il, prendre intérêt au voyage et m'y distraire un peu ; mais je vois que c'est fini, je n'aurai plus aucun plaisir, je suis trop mal ! »

Amagne. Changement de train et 20 minutes d'arrêt.

A la requête formulée, les employés s'empres- sent de descendre Arthur. On le mène en fauteuil roulant dans la salle d'attente grande ouverte.

Quand, le mois d'avant, il était arrivé ici, le transbordement avait été moins pénible qu'au- jourd'hui et il avait alors l'espoir d'un mieux à venir... Il compare avec tristesse le voyage passé avec le présent, et il constate combien il s'est affaibli. De grosses larmes roulent sur ses joues couvertes d'une rougeur inquiétante. Il se plaint, mais sans égoïsme ni monotonie. Au contraire, il s'enquiert avec bonté des besoins présumés de qui l'accompagne et exige, avec douceur, qu'on ne se prive de rien pour le servir.

Enfin, on appelle les voyageurs en voiture. Le chef de gare, très complaisant, fait monter Ar- thur. Mais malgré ses « Prenez garde ! » et nos « Allez bien doucement ! », malgré les précautions évidentes des porteurs, des exclamations doulou- reuses s'échappent de ses lèvres. Quel martyr ! et en quel état va-t-il arriver à Paris ?

Il est assis sur le coussin rouge ; il a fait mettre sa valise contre lui et il s'y appuie du bras droit ; le burnous et la couverture atténuent un peu la dureté du soutien au membre malade ; du coude gauche il se soulève sur le bord de la fenêtre-portière. De cette façon, le tressautement est moins rude pour son pauvre moignon, mais quelle fatigue que la sienne ! « Assurément, dit-il, on sera obligé de couper le reste de cette maudite jambe ; bien sûr, quelque chose de malade est resté là ; je souffre trop ». La surface est absolument saine cependant ; peut-être ne s'agissait-il que de névralgies et de rhumatismes ? L'extraordinaire sensibilité du membre amputé n'est-elle pas un effet de son état maladif ? Le désir de guérir convainc Arthur davantage que les meilleures suppositions ; et, brisé de fatigue, il se laisse aller à une somnolente torpeur.

Il dort mais de quel sommeil ! Ses yeux sont

ouverts, sa bouche garde une expression d'indicible souffrance ; la fièvre creuse ses joues et les sème de taches ardentes, ses pauvres mains exsangues et maigres s'abandonnent, inertes aux cahots du train. Il a l'air bien, bien malade.

D'abord, nous étions seuls dans le compartiment. Aux stations, des voyageurs ouvraient la portière avec l'intention de monter ; mais, à la vue du cher malade, ils se retiraient, allant chercher ailleurs plus gaie compagnie. A la fin montèrent des jeunes mariés ; puis un jeune ménage avec de petits enfants. On entraît de notre côté et, chaque fois, les voyageurs s'étonnaient aux « Prenez garde à lui, ne le touchez pas, ne le blessez pas ! » et l'on se serrait, on se gênait pour lui laisser un peu plus de place. Lui se réveillait et regardait les gens avec des yeux étrangement brillants, mais d'un air si indifférent et si las ! Puis, tout aussitôt, il retombait dans sa torpeur douloureuse.

Les jeunes mariés se parlent avec animation

et gaieté ; les enfants jouent et rient, leurs parents engagent des conversations. Les villes et les villages se succèdent ; les vignes, les moissons, les meules nouvelles passent rapidement. Partout, c'est la trêve du dimanche : dans les gares, sur les routes, par les sentiers, sur la campagne il y a des groupes vivants, joyeux, bruyants. Tout ce monde est en habit de fête et étincelle, pour ainsi dire, sous le soleil d'août.

Meaux, et les petites stations des environs de Paris. L'animation redouble et les tableaux de vie se succèdent vertigineusement le long du chemin. Les innombrables villas sont en liesse. Des jardins et des fenêtres ouvertes s'échappent des fusées de rire, des chants, des cris de joie, de la musique. Sur un fleuve, une multitude de canots fuient ou glissent doucement ; des petites voiles blanches se mirent dans l'eau ; les toilettes claires et jolies sont partout ; la foule se promène heureuse.

Il y a une fête dans la banlieue de Paris. On s'y presse, on y vole. C'est la vie tout cela ! Et lui, Arthur, le voyageur infatigable et curieux, reste insensible à force de souffrir, est immobile dans ce coin étouffant du wagon.

Paris. Il est environ 6 heures et demie du soir. L'engourdissement résultant de la fatigue a atténué l'angoisse et le supplice de la descente. Hésitation. Peut-être serait-on plus efficacement soigné ici qu'à Marseille ? Et puis... c'est Paris et, après tant d'années d'existence presque sauvage, c'est à Paris qu'il conviendrait de contempler le monde civilisé... En tout cas, on y couchera à Paris ; et on réfléchira pendant la nuit.

Mais, au cours du trajet de la gare de l'Est à l'hôtel, la pluie s'étant mise à tomber et le fiacre secouant terriblement, Arthur renonça à séjourner en ce Paris ; et, changeant l'itinéraire, il com-

manda au cocher de le conduire sur le champ à la gare du P.-L.-M.

Il n'y avait, ce dimanche là, presque personne sur les boulevards, ni dans les rues. Les pavés luisaient sous la pluie, et les gouttières bruissaient tristement. Les magasins étaient fermés. C'était lugubre. Arthur, quoique accablé, regardait fièvreusement à travers la vitre.

Effondré lamentablement sur des sièges de velours, à P.-L.-M. il attendait impatiemment le départ de l'express vers Marseille. A jeun depuis le matin, il essaya de prendre quelque nourriture ; mais tout lui répugnait, il dut s'abstenir. L'énervement et la fièvre excitaient son cerveau jusqu'au délire. Il eut un instant d'extraordinaire et navrante gaieté, occasionnée par la vue de l'uniforme d'un officier. Il envoya chercher une potion soporifique. Comme aux moments d'exaltation fébrile succédaient de

profondes prostrations, ce fut un corps presque inerte que les employés, au moment du départ, vers onze heures du soir, transportèrent le plus doucement possible au coupé-lit réservé, où, tout de son long, fut étendu l'infortuné voyageur.

On avait espéré que le moelleux relatif du coupé-lit atténuerait pour le malade la trépidation du train et qu'il pourrait reposer, tant par l'effet du narcotique absorbé que par celui des fatigues de la journée. Il n'en fut rien. Le chagrin, le jeûne, la faiblesse, la souffrance allumèrent en lui une fièvre intense ; le délire s'affirma et, pendant cette affreuse nuit où l'express emportait Arthur Rimbaud vers Marseille, la personne qui l'accompagnait, agenouillée et recroquevillée dans l'espace exigü, assista au plus effroyable paroxysme de désespoir et de torture physique qui se puisse imaginer.

Le matin, quand, à Lyon, le soleil levant fit resplendir les étoiles dorées du pont sur le Rhône, le voyageur, épuisé, s'assoupissant dans une

sorte d'anéantissement comateux, oublia, durant quelques heures, la triste réalité. Mais des rêves affreux peuplaient son sommeil. Bientôt des cauchemars le réveillèrent baigné de sueur et divaguant. Le pauvre corps endolori, martyrisé, essayait en vain de se mouvoir sur son étroite couche. L'ankylose s'accroissait.

La chaleur méridionale se faisait sentir. On étouffait dans l'étroit compartiment. Le coupé était une infernale prison d'où il n'y avait aucun moyen de s'évader.

Arles ; La Camargue, Marseille.

Vers le soir, à la descente du train, Arthur fut transporté à la Conception, où il se fit inscrire sous le nom de *Jean Rimbaud*.

Il ne devait plus sortir vivant de sa chambre d'hôpital.

Charleville, 1897.

1914



RIMBAUD CATHOLIQUE

LES ILLUMINATIONS ET LA CHASSE SPIRITUELLE

I

Les Illuminations ! Voilà, selon moi, l'œuvre dégagée, et qu'il voulut exclusive, d'Arthur Rimbaud : le livre moderne, le livre des lois acquises et des prophéties, le livre énorme, qui contient en essence la matière de cent, de mille volumes ; le livre sans fin, celui qui ne vieillira pas, qui ne se démodera pas, qui ne lassera jamais, qui sera toujours d'actualité. Car l'auteur a su regarder en avant de son temps. Il a embrassé de sa vue magnétique le passé, le présent et l'avenir de l'univers, a prévu les découvertes, les révolutions, les progrès, les inventions, les politiques, les morales, et, par touches définitives, a peint de couleurs inaltérables tout cela, jusqu'au « moment de l'étuve, des mers enlevées, des embrasements

souterrains, de la planète emportée, et des exterminations conséquentes, certitudes si peu malignement indiquées dans la Bible et par les Normes et qu'il sera donné à l'être sérieux de surveiller ».

Les Illuminations : voilà les fruits du « stock d'études monstrueux, s'éclairant sans fin », qu'un être prédestiné, soutenu par une volonté surhumaine, n'a pas craint d'aller cueillir en des vergers inconnus, au delà du monde palpable, dans des contrées jusqu'à lui inexplorées et où, sans doute, personne n'entrera plus jamais. Voilà l'écho des cloches de feu et d'or, les jonchées de diamants, les bijoux de splendeur insoutenable sertis aux établis surnaturels ; et voilà plus que tout cela, puisque ces poèmes sont, proprement, des éclats de la « lumière nature », des morceaux de soleil ! Aussi bien, ce sont « les Voix reconstituées, les Corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance » ! C'est l'Œuvre accompli, d'une pureté de neige. C'est l'œuvre qu'Arthur, ce contemp-

teur de tout et surtout de lui-même, n'a pas reniée : — je le sais.

Et puis, on aurait beau scruter ces poèmes, tels qu'ils nous sont parvenus des mains de Charles de Sivry, par l'entremise de M. Louis Le Cardonnell partant en retraite conventuelle, on n'y trouverait pas matière à la réprobation dont, en 1873, dans *la Saison en Enfer* — ce retour combattu de la foi de son enfance, — Rimbaud enveloppa sa production littéraire. On ne découvrirait pas, dans ces pures fusées du génie, de « sophismes de la folie » ; on n'y trouverait pas de spéculations métaphysiques damnables, ni « l'oubli des principes », ni religiosités extravagantes, ni fantasmagories mystagogiques. Au point de vue de la doctrine catholique, bien qu'elles recèlent, et singulièrement dans les proses, une perfection d'art inouïe, une plénitude d'expression nulle autre part atteinte, *les Illuminations* sont encore moins inquiétantes que *la Saison en Enfer*.

Le caractère mystique des *Illuminations* est indéniable. Elles sont le trophée rapporté d'une conquête dans l'au-delà. Elles possèdent trop marqué le sceau de l'infini, pour qu'un doute subsiste sur leur origine. Mais il semblerait qu'Arthur, en même temps qu'il a dans les proses, sauf une seule fois, écarté résolument le nom de Dieu et les dissertations ressortissant à la théologie — lui pourtant possédé toujours du dogme catholique, — a procédé pour la composition de son recueil à des coupures, qu'il a distrahit, à un moment donné que je crois être postérieur à la *Saison en Enfer*, une partie jugée par lui répréhensible. Ou encore, je crois que bon nombre de morceaux composant le livre actuel des *Illuminations* ont dû, à l'origine, faire partie d'un ensemble auquel il avait donné un autre titre, ensemble qui a disparu, qui, selon ce qu'a dit Verjaine dans *les Poètes maudits*, contenait les plus

étranges mysticités et qui, selon une lettre du même Verlaine à M. Edmond Lepelletier datée de la fin de 1872, se nommait *la Chasse spirituelle*.

Deux poèmes en prose en particulier, *Génie* et *Matinée d'ivresse*, ainsi que des vers, notamment *Eternité*, permettent cette hypothèse. On trouve en effet dans ces morceaux les traces de l'ambitieux projet conçu par le poète de réaliser la communion des Bons et des Méchants. Or ce projet, on le trouve aussi décrit par Verlaine dans *Crimen amoris*, conte en vers datant de 1873 et dont le héros n'est autre que Rimbaud. Il y aurait lieu de supposer qu'en dépit de leur tendance, Arthur a conservé ces poèmes parce qu'ils sont particulièrement intenses de pensée et d'expression, et qu'ils formaient, pour ainsi dire, le sommet de ses réalisations métaphysiques, et aussi parce que, isolés de leurs congénères, la signification principale en devenait hermétique. N'oublions pas qu'il a dit, de certaines de ses productions antérieures à la *Saison en Enfer*,

qu'il en réservait la traduction. D'un autre côté, le style ramassé, synthétique, des *Illuminations* recélant un grand nombre de sens est là pour laisser au lecteur latitude d'interpréter à sa guise, selon la complexion de son esprit et ses dispositions. C'est ainsi qu'un poète catholique, ces temps derniers, sentait et voyait dans *Génie* une des plus parfaites et des plus fortes images du Christ et de la Rédemption.

Quand on lit *les Illuminations*, il ne faudrait jamais oublier, comme nous le recommande Patterne Berrichon, que Rimbaud n'est pas seulement *un* homme, mais l'Homme.

II

Verlaine, dans sa notice à la première édition des *Illuminations*, a dit qu'elles furent écrites de 1873 à 1875. Cette assertion, contredite par la réalité, par l'évidence, en ce qui concerne la majeure partie du livre, ne pourrait, à la rigueur,

s'appliquer qu'à un certain nombre de proses. A moins que Verlaine ait voulu seulement fixer la date de la révision des poèmes. Dans ce cas, me semble-t-il, il serait dans le vrai. Et voici comment il faudrait alors dissiper le malentendu créé par cette assertion :

Conçu, sous un titre ou sous un autre, dès la fin de 1871 (comme l'indique *Vertige*, cet anathème jeté à la fausseté et à la sottise des institutions de ce monde, et qui serait terrible si l'auteur n'avait corrigé son vœu de destruction par une ironie plus sanglante encore à sa propre adresse) et continué en 1872 et 1873, l'ouvrage aurait été, après l'anéantissement volontaire de la *Saison en Enfer*, reconstitué, sélectionné, corrigé, augmenté par l'auteur. Celui-ci, ainsi que l'atteste Verlaine, l'aurait remis en 1875 à « quelqu'un qui en eut soin », — c'est-à-dire à Charles de Sivry, de passage à Stuttgart, où Rimbaud se trouvait alors, quand l'audition des œuvres de Wagner commençait à attirer en

Allemagne nombre de musiciens de tous pays.

D'ailleurs cette rectification dans les faits et les dates aiderait singulièrement à comprendre l'amertume des dernières proses, *Jeunesse, Vies*, par exemple ; à expliquer les modifications apportées à d'autres, selon qu'on l'a vu par la publication des différentes versions ; à justifier les regrets et les ironies surajoutés à d'aucunes.

L'ordre, ou plutôt le désordre dans lequel le manuscrit des *Illuminations* a été transmis aux premiers éditeurs prouverait que Rimbaud, quand il s'en dessaisit, n'avait pas le désir de le voir publier. S'il est permis de se former une conviction sur des indices biographiques qu'il serait trop long de présenter ici, on sera amené à croire qu'après son adieu à la littérature, après sa « trahison au monde », le poète a fait volte-face à sa décision, a eu des sursauts d'agonie. Dans la *Saison en Enfer*, n'avait-il pas dit : « Au dernier mo-

ment, j'attaquerais à droite, à gauche ? » Devant l'inutilité apparue de son sacrifice et l'inadmission par le monde de sa contrition, repoussé qu'il se voyait encore par la méchanceté et l'incompréhension de certains, il se sera révolté contre l'arrêt dont lui-même s'était frappé. Lui était-il possible, en vérité, de se départir d'un coup de ce qui avait été, depuis sa plus tendre enfance, sa passion, sa raison d'être ? En face de la pénible et « rugueuse réalité à étreindre », il se sera retourné vers « l'autre monde », vers « l'habitation bénie par le ciel », et il aura continué, tout en se ménageant des ressources pour l'existence matérielle, de fréquenter, en secret, avec l'idéal, dans l'absolu. Est-il admissible que celui qui avait cru de son devoir de tout quitter, de tout abdiquer, de « brasser son sang » pour acquérir la suprême science à laquelle il attachait incomparablement plus de prix qu'à l'ensemble de ce qui constitue le bonheur et l'honneur communs, pouvait, d'une seule aspiration, éteindre la lampe

brûlant en lui ? En d'autres termes, celui qui était engagé « à la découverte de la clarté divine » pouvait-il, d'emblée, renoncer à atteindre ce but ? Non. Avant de croire, avant de dire que son devoir lui était remis (*Vies*), je sais qu'il a cherché par tous les moyens réguliers à remplir calmement sa mission de poète. Ce qu'il avait écrit jusque-là était, pour lui, seulement l'introduction à ce qu'il devait exprimer. Si, après 1875, il a suspendu son « immense œuvre », c'est qu'autour de lui le cercle des impossibilités matérielles de recueillement s'est resserré, malentendus, fatigues corporelles, menaces de maladie, nécessité croissante d'activité physique, et a, non pas amoindri son besoin d'infini, car celui qui une fois s'est nourri d'infini en garde à jamais l'appétit, mais a, pour un temps, suspendu la réalisation verbale des prodigieuses randonnées de son esprit.

La poésie avait été pour Arthur l'amante première et unique. Son mariage de raison avec

les exigences sociales ne pouvait l'en détourner radicalement. Le « charme qui l'avait pris âme et corps » devait l'attirer encore. Je crois qu'il s'y livra dès lors en cachette par singulier orgueil, malgré ce que, par excessive pudeur, il en ait dit, malgré qu'il se soit vanté du contraire. Un fait certain, c'est que de 1873 à 1875, après la *Saison en Enfer*, nul œil profane ne fut admis à contempler le trésor des illuminations se reconstituant, récupéré. Au contraire de ce qui s'était produit auparavant, pas une page, pas une parcelle de ce trésor ne se vit autour de lui, même dans l'intimité de la maison familiale. Si réellement le manuscrit des *Illuminations* est resté entre ses mains jusqu'en 1875, il a fallu, comme plus tard en Abyssinie et en Egypte son or, qu'il le portât constamment et jalousement sur lui. Puis, dans un accès d'impatience, soit à l'occasion d'une rencontre, soit en perspective du service militaire tant redouté par lui, soit encore dans la prévision d'un départ en pays lointain, il

se sera, afin que « son bras durci ne traîne plus une chère image », débarrassé du précieux et mystérieux fardeau sans énoncer d'intentions à son égard, sans prendre la peine de le mettre en ordre, à la façon un peu dont on se débarrasse d'un objet gênant à porter avec soi. Avec une restriction cependant : ayant conscience d'avoir accompli œuvre unique, d'avoir procréé et enfanté une merveille, il se sera dit que tout de même ce serait dommage et sacrilège d'abandonner son inouïe progéniture aux fanges du chemin, et, alors, il se sera décidé à la confier, sans un mot, en détournant la tête, au Tour de l'Amitié.

III

La subjectivité dans *Les Illuminations* est à ce point extraordinaire qu'elle absorbe les objets, se les assimile jusqu'à n'être plus qu'un avec eux,

et réciproquement. Si l'on a jamais pu dire d'un poète qu'il portait en soi l'univers, c'est bien d'Arthur Rimbaud.

Il ne faut pas s'y tromper. Dans cette œuvre surprenante, le poète, devenu voyant, se dédouble, se dépersonnifie, à son gré. Qu'il s'y féminise, qu'il s'y pluralise, qu'il s'y décorpore en un ou plusieurs personnages à la fois, en un ou plusieurs paysages ; qu'il parle de sa dame, de sa compagne, de son amie, de sa femme, de sa camarade, c'est toujours de lui, de lui seul qu'il s'agit. De lui total ou d'une ou de plusieurs parties ensemble de son entité morale et physique. Il est aussi bien le « brick » du *Promontoire* que le touriste naïf » du *Soir historique*. Il est « Hélène » ; il est « Hortense », et Hortense est son don poétique. Souvent, il se mire dans des personnes, dans des faits, dans des phénomènes, et il devient eux-mêmes. Il est à la fois le « citoyen » et la « métropole crue moderne » de *Ville*. Dans *Ouvriers*, « Henrika » et « moi » sont deux

parts de sa personnalité. Il en est de même pour « un homme et une femme superbes » de *Royauté* ; de même pour « une neige » et « un Etre de beauté de haute taille » de *Being beautous* ; de même pour l' « aube » et l' « enfant » de *Aube* ; etc. Le *Jeune Ménage*, c'est lui seul. Les « conquérants du monde » et « le couple de jeunesse isolé sur l'arche » de *Mouvement*, c'est lui, lui seul. Les « drôles très solides » de *Parade* ne sont qu'un : lui ; et *Parade*, entre parenthèses, est une protestation ironique contre la diffamation et contre les insultes qu'on lui adressait en ce temps-là.

Comme dans la *Saison en Enfer*, on trouve dans *les Illuminations* l'explication et la justification des actes du poète, de ceux même qui ont été le plus mal compris, le plus imprudemment décriés. Les passages ambigus à première vue, et pouvant donner prétexte à méchantes gloses, comportent toujours, quand on y regarde

de près, des significations saines et nobles. Souvenons-nous de ces paroles de *la Nuit de l'Enfer*, qui est surtout un des exposés de la méthode suivie par le visionnaire au temps de la *Chasse spirituelle* : « Il n'y a personne ici et il y a quelqu'un... Veut-on que je disparaisse, que je plonge à la recherche de l'anneau ? » etc. Tout le chapitre est à lire et à méditer par ceux qui aiment Rimbaud et qui cherchent, sans parti pris, à le comprendre.

Au surplus, il semble que toujours un fait matériel, important ou non, tant le souci de synthèse cosmique prime ici, a causé le déclenchement de la multitude des prolongements dans la vie, des aperçus dans le spirituel et le surnaturel. En d'autres termes, si Rimbaud part de la Terre, il bondit toujours dans le Ciel. Parfois, l'objet terrestre rencontré, ou simplement supposé, et qui a fourni motif à la construction de l'illumination, n'est pas nommé ; mais il se découvre aussi visiblement que s'il l'était et forme un écran der-

rière lequel flambent subjectivités, abstractions et mystères. Tel l'objet de *Mémoire* ; tel l'objet de *Vagabonds*, où Verlaine apparaît clairement, mais où, au fond, le « pitoyable frère » et « je » ne sont qu'une seule et même personne complexe, c'est-à-dire le poète lui-même, dont les puissances se sont dissociées et luttent entre elles, en champ clos. Dans la *Saison en Enfer* se trouve un cas pareil, chapitre *Délires I*. Sous le portrait de Verlaine, un des aspects, un des sens de ce chapitre, sous l'image de la Vierge folle, l'âme de Rimbaud, défaillante et égarée, bien que vouée dès toujours et pour toujours au christianisme, l'âme qui s'est enivrée de poisons païens, qui a péché en consentant à suivre l'esprit dans les spéculations les plus dangereuses, telle l'union du Bien et du Mal, l'âme du poète, souillée au sens catholique du mot, s'atteste vierge folle dominée par l'esprit despotique, par l'Époux infernal, et subjuguée par le cœur merueilleux.

A mon avis, il n'y a pas à s'enquérir d'une clef pour pénétrer dans *les Illuminations*, non plus que pour comprendre la *Saison en Enfer*. Nul doute qu'Arthur, au lecteur qui, ne comprenant pas, demanderait ce que veulent dire ces troublants poèmes, répondrait comme autrefois il le fit d'un ton tout modeste à sa mère qui le questionnait sur le sens de la *Saison en Enfer* : « J'ai voulu dire ce que ça dit, littéralement et dans tous les sens. » Mais il faut tenir compte toujours de l'état d'isolement, de silence, d'oubli des contingences immédiates où le poète savait se placer, état qui l'hallucinait sur les mots dont il multipliait, dont il éternisait ainsi la signification, et sur les idées qui devenaient ainsi prophétiques. A ce propos, qui a déjà été formulé par Paterne Berrichon, le lecteur voudra se reporter à *Scènes*, à *Veillées*, dont j'extrais ce paragraphe : « L'éclairage revient à l'arbre de

bâtisse. Des deux extrémités de la salle, décors quelconques, des élévations harmoniques se joignent. La muraille en face du veilleur est une succession psychologique de coupes, de frises, de bandes atmosphériques et d'accidents géologiques. — Rêve intense et rapide de groupes sentimentaux avec des êtres de tous les caractères parmi toutes les apparences. »

Il est bien évident, d'ailleurs, qu'Arthur Rimbaud, en inventant un verbe poétique accessible un jour ou l'autre à tous les sens, n'a pas eu en vue de frapper seulement les cinq sens de la chair mais bien d'émouvoir toutes les sensibilités de la conscience et de l'intelligence ; de façon que chaque « amateur supérieur », en dehors de « l'amour maudit », et maudit justement parce qu'il a été ressassé à faux par la plupart des écrivains de tous temps et de tous pays, en dehors de la vulgarité « infernale des masses », y trouvât sa « satisfaction irrépressible ». (Là, je me permettrai de donner une explication de ces

mots. Chaque amateur supérieur, selon Rimbaud, a, à côté des penchants matériels à satisfaire et qui sont en fonction d'infirmités physiques, sa passion particulière, son « vice sérieux » : le bibliophile s'affole sur les livres, l'écrivain sur le style, le philosophe sur les données du monde. Le « vice » de Rimbaud fut, dès l'âge de raison, dès l'âge de sept ans, la poésie. La foule, le commun, *les autres* n'ont point de « vice sérieux » ; ils ne sauraient en avoir, trop occupés qu'ils sont à rassasier leurs appétits matériels ; et c'est pourquoi ils rient et parlent inconsidérément des choses de l'esprit dépassant leur compréhension).

Enfin, je rappelle que, dans *Solde*, Arthur a ainsi défini *les Illuminations* : « Elan insensé et infini aux splendeurs invisibles, aux délices insensibles, — et ses secrets affolants pour chaque vice — et sa gaieté effrayante pour la foule ! »

IV

Mais cette exclamation de Rimbaud ne se rapporterait-elle pas aussi à *la Chasse spirituelle* ? Et, alors, que pouvait donc être cet ouvrage ? Il me sera permis, j'espère, de venir proposer ici, à son sujet, quelques inductions.

Ce qu'il faut bien établir d'abord, c'est la date. Nous savons que le manuscrit de *la Chasse spirituelle*, confié à Verlaine, fut laissé par celui-ci à Paris au moment du départ pour la Belgique, fin juillet 1872. On ne peut donc placer l'élaboration de l'ouvrage à une date postérieure à ce juillet, et je voudrais montrer qu'il a été fait au cours des sept premiers mois de cette année 1872 et que les proses dont il se composait étaient sinon postérieures à la plupart des vers constituant la première partie du livre actuel des *Illuminations*, du moins contemporaines.

A l'appui de cette opinion, je rappellerai d'abord le témoignage de Verlaine. Dans *les Poètes maudits*, après avoir cité comme type des derniers vers de Rimbaud un fragment d'*Eternité*, qui, comme l'a récemment révélé le manuscrit Richepin (1), est de mai 1872, il a écrit : « Mais le poète disparaissait. Nous entendons parler du poète correct. Un prosateur étonnant s'ensuivit. Un manuscrit dont le titre nous échappe et qui contenait d'étranges mysticités et les plus aigus aperçus psychologiques tomba dans des mains qui l'égarèrent sans bien savoir ce qu'elles faisaient. » Or, le manuscrit auquel Verlaine fait allusion ne peut être que celui de *la Chasse spirituelle*, qu'il avait d'ailleurs désigné sous ce titre dans la lettre à M. Edmond Lepelletier, dont il est parlé plus haut.

Mais, mieux que tout, les quelques brouil-

(1) Voir *Mercur de France* du 1^{er} mai 1914, sous le titre *Versions inédites d'« Illuminations »*.

lons de la *Saison en Enfer* (1) qu'il m'a été donné, il y a deux ans, d'examiner avec la plus méticuleuse attention renseignent sur la date de l'ouvrage et permettent d'en deviner le caractère. C'est que ces écritures hâtives, ces notes rapides, fulgurantes, projections directes de l'âme, s'élançant à la façon des tourbillons de feu qui s'échappent d'un volcan en éruption, et tracées sans aucune attention ni intention d'art, introduisent sûrement, indiscretement même et de façon presque violente, dans l'intimité morale d'Arthur. Dépouillée de littérature, de feinte humilité et même d'orgueil, la réalité de sa pensée apparaît ici tout entière ; et une oppression de conscience, évidente mais inexplicable si l'on n'admet pas la possibilité d'écrits ignorés et contemporains des vers des *Illuminations* (mai à juillet 1872), est dénoncée, éclate très douloureuse.

(1) Ces brouillons seront publiés dans le numéro de la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} août prochain.

Le feuillet de ces brouillons constituant une partie de l'ébauche de *l'Alchimie du verbe* porte un mot qui est une date : juillet. Ce mot, il me semble, fixe l'époque où aurait été achevée l'œuvre mystérieuse que le poète devait, un an plus tard, dans la *Saison en Enfer*, si magnifiquement rétracter. Car — j'insiste — ce ne peuvent être *les Illuminations* en bloc que Rimbaud a répudiées. Dans le brouillon en question, on parvient à lire : « Je me trouvais mûr pour le trépas, et ma faiblesse me tirait jusqu'aux confins du monde et de la vie, vers la Cimmérie noire, patrie des morts... Je voyageai un peu. J'allai au nord. Je fermai mon cerveau à toutes mes odeurs féodales, bergères, sources sauvages. Je voulus connaître la mer. — J'aimais la mer... Comme si elle dût me laver de ces aberrations... Je voyais la croix consolante. J'avais été damné par l'arc-en-ciel et les féeries religieuses ; et par le Bonheur, mon remords, ma fatalité, mon ver... » Est-il utile de faire remarquer que le voyage auquel

il est là fait allusion fut, sans aucun doute possible, celui pour la Belgique et l'Angleterre ? Un peu plus haut, dans le même brouillon, j'avais lu : « Je ne pouvais plus rien, les hallucinations tourbillonnaient trop... *Un mois de cet exercice* : ma santé s'ébranla. J'avais bien autre à faire que de vivre... » De tout cela, et particulièrement des mots « un mois de cet exercice », je déduis que c'est bien en juin et commencement de juillet que se place le terme de cette phase de visions et d'écrits exorbitants, dont j'ai cru voir des spécimens dans *Matinée d'ivresse* et *Génie*.

Et l'on songe alors avec émotion à la lettre qu'Arthur adressait à M. Delahaye au mois de juin de cette même année 1872, lettre où sont dits les jeûnes et les mortifications singulières employés par le veilleur pour s'exalter l'extase, lettre où des termes de scatologie et d'argot sont placés, tels les pavés d'une barricade, pour défendre l'entrée dans les sentiments véritables

de l'auteur, dans l'intimité de sa personnalité profonde, et aussi par habitude de conversation familière et convenue avec un ami d'enfance.

D'autre part, on n'a peut-être pas oublié que la réclamation instante par Rimbaud du manuscrit de *la Chasse spirituelle*, oublié ou laissé par Verlaine dans une enveloppe cachetée, chez ses beaux-parents, au moment du départ pour un voyage qui devait se prolonger au delà de toutes prévisions, et ensuite égaré dans des circonstances que je n'ai pas à rappeler ici, fut une des causes ou plutôt fut la cause déterminante du drame de Bruxelles (1).

Que pouvaient donc contenir ces pages pour que Rimbaud, d'ordinaire si indifférent sur le sort de ses productions littéraires, y tînt à ce

(1) Cf. Paterne Berrichon, *Jean-Arthur Rimbaud, le Poète* (Mercure de France).

point ? On ne le saura probablement, au juste, jamais. Mais on doit conjecturer, par la façon même dont il y fait allusion dans la *Saison en Enfer* et dans les brouillons de celle-ci, que cette portion de son œuvre est, malgré les épithètes réprobatrices dont il la couvre et le ton d'ironie employé pour la désigner, la seule qui ait satisfait son orgueil créateur. Et quand je dis son orgueil créateur, je ne veux pas dire ses ambitions de toute sa vie, je veux dire son ambition seulement du premier semestre de 1872, au temps où, libéré systématiquement d'entraves morales, il œuvrait selon les rites préconisés dans la théorie du voyant. Et la conclusion vient d'elle-même : *la Chasse spirituelle* fut, de même que certaines illuminations de cette époque-là, illuminations qui ont dû à l'origine faire partie du manuscrit perdu, le plus haut point d'exaltation du génie dans la création de « nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues ».

Il faut bien admettre que Rimbaud, ce buveur

de science, ce liseur insatiable, ce fouilleur impi-
toyable des poésies et des philosophies, après
avoir vu plus loin, plus haut et plus profond
que la généralité des possédés de l'esprit anciens
et modernes, a voulu, non satisfait des réponses
données à ses questions par le monde visible,
écarter le rideau de « l'azur, qui est du noir »,
et interroger les mondes invisibles ; qu'il a violé
le Ciel, et, s'identifiant à la lumière absolue
enfin découverte, qu'il s'est lancé dans la créa-
tion mystique. Mais, jusqu'où poussa-t-il ses
investigations dans l'infini, et quelles formidables
visions, où il crut un moment avoir trouvé bon-
heur et raison, rapporta-t-il de ces régions verti-
gineuses ? La lecture de *la Chasse spirituelle*
pourrait seule nous instruire de façon précise
sur ce point. Il est bien certain, dans tous les
cas, que ces conquêtes ne pouvaient ressembler
en rien aux butins conquis jusqu'à lui, et que
les « nobles minutes » de « vie éternelle » entrevue,
« fêtes » auxquelles devaient participer des

« magies », des « féeries religieuses », pour aboutir aux « sophismes de la folie la plus informée » — comme il est écrit dans les brouillons de la *Saison en Enfer*, — prirent des proportions assez monstrueuses pour effrayer leur annonciateur lui-même.

Y a-t-il lieu de déplorer la perte de cette œuvre, certes unique en valeur de pensée et d'écriture, comme sont uniques *les Illuminations*, comme est unique *la Saison en Enfer* ? Oui, sans doute, au point de vue littéraire. Mais, à un autre point de vue qui m'est cher, celui de la déférence envers l'auteur et de la soumission à son désir tacite, ainsi que vraisemblablement au point de vue catholique, je sens, je crois qu'il est préférable que ce manuscrit reste à jamais scellé. Et c'est surtout dans le caractère général d'Arthur, dans son attitude ultérieure à 1873, que je puise les raisons de cette préférence. Et puis, dans la *Sai-*

son en Enfer, devant l'incertitude où il était du sort réservé par un hasard à l' « opéra fabuleux » dont il n'avait plus la libre disposition, n'a-t-il pas pris soin de prémunir contre, en déclarant que cette œuvre était entachée d'erreur ?

Et bien qu'il soit difficile de définir le genre d'erreur dont il s'agissait, on peut supposer, eu égard à l'indépendance morale du poète, qu'il avait dû aller bien loin, monter bien haut, trop haut, dans sa poursuite d'un monde surnaturel, difficile à capturer sans accidents.

Cependant, comme je l'ai expliqué au début de cet essai, tout, de *la Chasse spirituelle*, ne doit pas être perdu. De 1873 à 1875, l'arbre de la science du Bien et du Mal a dû être émondé de ses pousses malsaines, de façon à n'offrir à notre curiosité, à la délectation, que de purs fruits de beauté et d'extase. Je pense, je crois que « les Voix reconstituées », dont il est parlé dans *les Illumi-*

nations, ne sont autres que celles entendues dans la période visionnaire du printemps et de l'été de 1872. Parmi elles, il a fait un choix qu'il réunit à d'autres Voix, à des Visions d'ordre moins périlleux.

V

Insondable Sagesse présidant aux destinées humaines ! Après avoir voulu à la poésie rénovée un avenir matérialiste, après avoir cherché à expulser de lui toute idée de sereine beauté chrétienne ; après s'être livré corps et âme, à cœur perdu, aux déformations par lui jugées indispensables pour atteindre son but ; après s'être librement, dans ce but, soumis aux pratiques les plus répugnantes et les plus dures, pratiques du reste équivalentes sur bien des points à l'ascétisme et à l'abnégation des premiers chrétiens, l'épistolier de la théorie du voyant, devenu maître des visions, spectateur et juge de l'infini, a

abouti, au sortir d'entretiens si redoutables avec le Mystère, au spiritualisme le plus haut, le plus fatalement catholique, à la *Saison en Enfer*. N'est-ce pas ici le moment de se rappeler, en songeant à ce que pouvait être la *Chasse spirituelle* et à sa disparition, ce passage de saint Paul racontant sa conversion : « Je connais un homme qui fut ravi jusqu'au troisième ciel (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait) ; mais je sais bien que cet homme fut ravi (si ce fut avec son corps ou sans son corps, je ne sais, Dieu le sait), et qu'il entendit des paroles mystérieuses, *qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter.* »

Quoi qu'il en soit, Rimbaud, soulevé par les puissances de révolte maîtresses de son temps et de son sang, ne devait pas, lui, ne pouvait pas se soumettre de suite, comme Paul, après la révélation. Son combat avec l'ange allait se prolonger bien des années encore, presque tout au long de sa vie ; et, réfractaire à la paix et au bonheur

communs, il devait expier en silence, sans courber le front ni s'avouer vaincu, l'ambition d'avoir tenté, une fois, de bouleverser les cieux. Que peut importer, en face de Dieu, le masque de scepticisme et d'indifférence qu'à partir de la destruction de la *Saison en Enfer* il apposa sur sa palpitante personnalité ? Ses gestes et ses pas, dénonçant son inquiétude, devaient révéler son intimité cachée et prouver son impatience, sa hâte de fuir le siècle.

Il n'est pas douteux que le Christ, appelé à son aide dans un des feuillets de son « carnet de damné », avait répondu virtuellement à son appel. En réalité, le Christ avait-il jamais cessé, si outragé et méconnu qu'il ait été par Arthur, d'être son dominateur ?

L'emprise du Christ devait aller toujours en se resserrant. Mais le lutteur obstiné qu'était Rimbaud proportionnait la défense à la taille de l'ad-

versaire. Autrefois, il avait élevé le ton du blasphème et du sacrilège en raison même de l'attachement et du respect qu'il avait, petit enfant, porté aux objets de son culte ; et cela se comprend : plus l'arbre est dru, plus on le secoue fortement pour essayer de le déraciner. Maintenant, au fur et à mesure du resserrement de l'étreinte chrétienne, il ceignait plus farouchement l'armure d'indifférence sous laquelle, en lui, sévissait, de plus en plus âpre, l'éternel conflit, dont l'issue est toujours une victoire pour le Christ.

Arthur avait écrit dans la *Saison en Enfer* : « Je ne me crois pas embarqué pour une noce avec Jésus-Christ pour beau-père. Je ne suis pas prisonnier de ma raison. J'ai dit : Dieu. Je veux la liberté dans le salut. » Cela est clair. Son âme est à Dieu, mais sa chair repousse encore le joug de l'Eglise, qui n'admet pas le salut hors d'elle. C'est de l'hérésie, peut-être ; mais il n'en demeure pas moins que, vis-à-vis de l'Eglise catholique, Rimbaud fut, aux tournants de la vie comme à

l'approche de la mort, l'enfant prodigue qui se réfugie d'instinct près de sa mère ; car ce « voleur de feu », ce garrotteur de soleil demeura toujours, malgré lui et malgré tout, le fils de son baptême.

« Pourquoi, — s'écrie-t-il dans les brouillons de la *Saison en Enjer* — a-t-on semé une foi pareille dans mon esprit ? Oh, l'idée du baptême. Il y en a qui ont vécu mal, qui vivent mal et qui ne sentent rien ! C'est mon baptême et ma faiblesse dont je suis esclave ! »

Que penser de cris pareils ? Est-il possible de douter de l'invincible foi de celui qui les a poussés ? Et ne marquent-ils point, en même temps, toute la violence du combat, dans la souffrance, qui se livrait en cet esprit révolté ?

En définitive, et pour essayer de ramasser en une formule les aperçus que mon inexpérience d'écrire m'a sans doute empêchée d'exprimer bien clairement, je dirai : Rimbaud, malgré qu'il

se soit aventuré aux sphères interdites, malgré qu'il ait mangé le fruit défendu, ne s'est pas damné. Il a toujours su fuir à temps le grand péril. Je dirai même que d'avoir violé les cimes l'a confirmé dans sa mission providentielle, laquelle fut, comme cela éclate aujourd'hui, de pousser les âmes d'élite vers Dieu. Et j'ai la conviction absolue qu'il entraît aussi dans les desseins d'En-Haut que cet élu se vêtît sur la terre des oripeaux de l'incroyance, afin de mieux prouver aux hommes l'inanité de leurs révoltes contre la Puissance Eternelle.

Mai 1914.

1915-1916

DANS LES REMOUS DE LA BATAILLE (1)

(Passages censurés en 1916)

Page 39

Ces hommes n'ont pas vu le feu, mais un moment ils se sont trouvés mêlés à des troupes qui se sont battues. Ils ont appris par elles les causes de la défaite, *qui sont une insuffisance technique du commandement et aussi des défaillances de discipline.*

Page 42

Le groupe en révolte s'excite à sa propre voix.
« *Eh bien, soit ! crie un des plus placides villageois, nous serons Allemands. Ils ne doivent pas être si*

(1) Les mots en italiques sont ceux qui ont été supprimés par la censure. Se reporter au volume édité par Chapelot, où ces mots sont remplacés par des points. (N. de l'E.).

méchants qu'on le dit ; leur administration ne doit pas être aussi mauvaise que la nôtre, puisque le peuple la respecte. Après tout, nous qui ne connaissons ni l'intrigue, ni la chasse aux bonnes places, si nous devenons Allemands, nous serons gouvernés et non plus tirillés par une meute de chiens affamés se battant autour d'une charogne et mordant les passants. » Pourtant celui qui vient de proférer ces paroles a les larmes aux yeux et dans la gorge des hoquets de rage. Il quitte le groupe, tandis que des femmes déjà vieilles content ce que fut en 1870-71 l'occupation allemande.

Page 53

Je ne crois pas qu'un seul paysan de chez nous se soit, à aucun moment, représenté les soldats sur le champ de bataille face à face avec la mort, se soit dit que dans quelques jours celui-ci, celui-là, d'autres seraient tombés après avoir subi le martyre de la peur, l'horreur de tuer et de voir

tuer ; qu'un seul ait pensé être redevable envers ceux que le devoir oblige à souffrir et à mourir pour la défense de son bien, à se sacrifier pour tous.

Pages 65 et 66

Ce sont les restes d'un régiment de Bretagne, conduits à dix kilomètres en arrière du front de bataille, afin de leur donner un peu de repos. Il ne leur est pas permis de s'arrêter dans le village ; ceux qui se sont affaîssés seront ramassés par les voitures régimentaires. D'où viennent-ils ? Qu'ont-ils vu ? Nous désirerions ardemment savoir. Ils ne répondent pas ; peut-être répondre leur est-il défendu ; *mais des murmures et aussi des exclamations sortent de leurs rangs et nous font soupçonner leur aventure : « Vive la Bretagne ! à bas le Midi, les lâches, les traîtres ! C'est nous les braves soldats bretons !... »*

Pages 68 et 69

Débouchant du Nord et de l'Ouest, un escadron de cavalerie s'engouffre dans Roche. Les hommes, sous le manchon kaki de leurs casques, ont le visage brun, les yeux noirs, et leur accent chanteur indique qu'ils sont du Midi. *Bruyants, hâbleurs, goguenards, fats*, ils ne semblent pas éprouvés par les privations ni la fatigue. *Ils entrent en maîtres partout et exigent bien haut leur dû.* Leurs chevaux sont mis à l'attache dans les écuries, les cours et les granges, dans les rues même. La plupart des émigrants abrités dans les bâtiments sont obligés de décamper devant eux. *Les villageois, tout de suite, détestent ces hommes ; on ne leur consigne pas les portes parce qu'on n'en a pas le droit, mais on leur laisse voir le peu de sympathie qu'ils inspirent!*

Page 73

A Sedan, l'affaire fut plus sanglante ; il y eut des incendies, *involontaires selon moi*.

Page 77

Dans la rue, des soldats isolés, à *mine patibulaire, débraillés, d'aucuns ivres, cherchent où se cacher*. Des gendarmes leur font la chasse, battent les granges et les remises et forcent même à déguerpir les émigrants attardés.

Pages 90 et 91

Dans la cuisine de la ferme, c'est, parmi de la vaisselle sale éparpillée et dans une repoussante odeur d'ail, un va-et-vient d'artilleurs encombrants, négligés, effrontés loquaces, hilares. Ils sont naguère montés de Toulouse et de Montauban vers la Belgique, d'où ils reviennent *en*

désordre. Des maréchaux des logis au pittoresque langage nous convient à prendre le café avec eux. Quand Nelly arrive avec son enfant, son apparition est saluée par la faconde galante des Méridionaux qui, nullement retenus par la réserve septentrionale de notre nièce, entonnent, pour l'amuser sans doute, des refrains languedociens. Ils se trémoussent, en frappant du poing sur la table, braillent et rient à faire crouler les murailles. Nous nous retirons de cette étourdissante agape. Et, tandis qu'entre sous-officiers la ripaille continue, d'autres Gascons bavards et complaisants s'emparent de Rosette, la bourrent de son et d'avoine, la baignent, la bouchonnent, l'étrillent, la peignent, la traitent. La douce bête en paraît tout heureuse. Quelques-uns de ces palefreniers bénévoles portent, cousus sur le côté gauche de leur chemise ou de leur veste, de larges scapulaires à l'image du Sacré-Cœur.

Pages 91 et 92

Près de nous un artilleur vient s'affaler. Il nous parle de son pays, le plus beau de la terre, incomparablement plus beau que ces régions du Nord, de son Midi où règne l'abondance et la joie et où l'on n'a rien à craindre de l'invasion ; il en parle avec amour et comme si la Gascogne était indépendante de la France, ou comme si elle était uniquement la France. Avec mille précautions mon mari le questionne au sujet de ce qui est arrivé en Belgique à son corps d'armée. Le point d'honneur militaire semble être étranger à cet enfant des rives de la Garonne. Non seulement il n'a pas conscience de la faute commise, mais encore il ne se rend pas compte de la sanction qu'elle appelle. « C'était, dit-il, à Bertrix. Notre infanterie s'avavançait en colonnes sur une route, au milieu de bois qu'on n'avait point éclairés. A un moment donné, les Allemands, invisiblement retranchés

dans les taillis, ouvraient un feu de mitrailleuses. Notre régiment de tête fut littéralement anéanti. En présence de cette tuerie imprévue, les hommes du régiment suivant furent pris de panique et s'enfuirent ; leurs officiers seuls restèrent et furent tous tués. » Ce récit est-il véridique ? En tous cas, il confirme les rumeurs parvenues, ces jours derniers, à Roche. Le Méridional nous confesse que l'une des causes de la démoralisation des hommes de son pays est le manque de vin. « Nous sommes habitués d'en boire ; nous ne saurions travailler sans cela ; or, voici quatre semaines que nous n'en n'avons touché un quart. Point de vin, point de Soldat !... » Mais il est temps pour nous de reprendre la route. Vingt mains diligentes ont harnaché, attelé Rosette, et se tendent au pourboire. Nous partons accompagnés de remerciements, de compliments, de recommandations et de souhaits.

Page 111

La haute société s'est organisée et se dévoue ; l'initiative privée a créé des ambulances. Ces ambulances n'ont pas encore reçu de blessés, c'est bon signe ; mais ces dames de la Croix-Rouge constatent avec ennui que le costume d'infirmière se généralise trop. *Pourtant, la plupart des chefs de familles opulentes ont, après avoir annoncé leur prompt retour, rejoint leur femmes et leurs enfants en villégiature à la mer, aux Pyrénées, aux bords de la Loire, et ne sont pas revenus.* Le Sous-Préfet lui-même se tient prêt à partir. Vainement Pierre explique-t-il que l'imminence du départ de ce dernier est une confirmation des nouvelles nullement mondaines dont nous sommes porteurs *et que ce départ ne doit pas être confondu avec celui des richards.*

Page 127

Il faut croire que l'arrêté du maire interdisant les attroupements et les stationnements est demeuré lettre morte : jamais il n'y eut autant de badauds arrêtés à faire la haie et à échanger des réflexions. *C'est une curiosité sans retenue et point hostile, trop bienveillante à mon sens et presque plate.*

Pages 140 et 141

Au cours de notre promenade, nous rencontrons beaucoup d'Allemands. Ils déambulent tranquillement, envahissent les magasins et remplissent leurs vastes poches de victuailles, qu'ils paient avec des bons de réquisition. Ils sont polis, paraît-il. *Les commerçants, d'ailleurs passablement hargneux avec la clientèle civile, leur ont réservé de l'amabilité, prouvant ainsi que la terrifiante leçon d'hier a porté. En passant devant un bureau de tabac, l'idée me vient d'entrer et de*

demander à acheter des cigarettes : depuis notre arrivée, Pierre, enragé fumeur, ne parvient pas à en trouver dans Reims. La boutique est pleine d'Allemands, servis par la marchande empressée. Quand j'entre, ils s'écartent honnêtement pour me livrer passage, et, lorsque d'un ton rogue la débitante me refuse les cigarettes demandées, un gradé s'avance vers elle et l'oblige à me servir. Je m'esquive, honteuse d'être redevable de ce trophée à l'intervention de peut-être l'un des bombardeurs.

Pages 145 et 146

Notre hôtesse, d'origine luxembourgeoise, comprend et parle la langue allemande. Tout en se promenant parmi les soldats, elle leur adresse, par-ci, par-là, quelques mots à quoi ils s'empres- sent de répondre. Elle s'arrête aux cuisines, ques- tionne, goûte même la soupe dont, en souriant, on lui offre une cuillerée. Cela paraît l'amuser beau- coup ; moi, je voudrais me cacher dans un trou

de souris. La petite Hélène, amusée elle aussi, se met à jouer avec un Teuton paterne, pendant que Madame X... lie conversation en allemand avec un grand diable de cuisinier. Celui-ci tire de son fournement une courte baïonnette et une photographie. En montrant ces objets à son interlocutrice, il fait, avec des gestes expressifs, un récit assez long, trop long à mon gré. Quand il a fini, Madame X... interprète pour Nelly et pour moi. Le portrait est celui d'un soldat français que l'Allemand aurait transpercé de sa baïonnette, sur laquelle se voient encore des traces de sang, et le soldat français, en mourant, aurait chargé le meurtrier de faire tenir l'image à sa famille. Je ne saurais en entendre davantage, ni rester une minute de plus, d'autant qu'autour de la cuisine et du cuisinier orateur s'est approché une grappe de filles aux cheveux dénoués, riantes et provocantes. Je charge Nelly de m'excuser auprès de notre amie, qui a repris la conversation avec l'Allemand, et, sans lever les yeux désormais, je me hâte de rentrer.

Pages 194 et 195

La canonnade devient si intense, mêlée au crépitement des mitrailleuses, que je me figure la bataille livrée dans les rues. Une dame apparaît à sa fenêtre. Autant pour chercher refuge que pour m'informer, je cours vers elle et lui demande si elle sait ce qui se passe. *Elle me dit avec un sourire que ce sont des mitrailleuses qui, du haut des tours de la cathédrale, tirent sur les avions ennemis.*

Pages 228, 229, 230 et 231

Général en tête, une division de cavalerie arrive au-devant de nous ; elle occupe toute la chaussée. Un officier nous fait signe d'arrêter, descend de cheval, gare notre voiture sur le fossé comblé de la route. Une heure durant, cette cavalerie passe en bon ordre. Les hommes sont silencieux ; la plupart ne sont plus très jeunes. D'où viennent-

ils ? En quel endroit du pays ont-ils laissé leurs foyers, leur bien-être, leurs affections ? Combien, ce soir ou demain, tomberont face au ciel ou mordant la terre ? Je les vois en ce moment robustes et sains, un peu tristes et comme repliés sur leur pensée et je songe que bientôt, sur le champ de bataille, maints seront relevés, démesurément grandis par la mort, les membres en allés, la tête aux yeux vitreux jetée en arrière ou oscillant de droite et de gauche sur les épaules flasques. Je me représente celui-ci, ou celui-là, tombé blessé, à l'abandon, immobilisé par sa blessure, endurant des supplices sans nom sous la pluie, sous le soleil, sous le givre, dans la boue, assailli par des mouches empoisonnées, attendant le secours, appelant sans être entendu, se désespérant, voyant couler sa vie avec son sang, mourant peu à peu dans l'effroi de cette solitude ou avec sa conscience dressée devant lui. A moins que, suprême torture, ne vienne l'assassin ajouter à son martyre et l'insulter avant de lui

donner le coup de grâce !... Cependant, loin du champ de massacre, dans les riches demeures et dans les chaumières, parmi les tribus errantes qui n'ont plus ni foyers ni pays, les larmes couleront, des cœurs seront tordus d'inquiétude par la vaine attente des nouvelles de l'absent. Un jour, l'avis officiel du décès ou de la disparition arrivera. Dans les familles il y aura, ce jour-là, beaucoup de souvenirs exhumés, ressassés, sur le disparu. Pas beaucoup de pleurs, car les énergies et les larmes se seront épuisées dans les longs et anxieux recueils au cours desquels on souffre plutôt qu'on ne réfléchit. Et les vieux, les pères surtout, s'éteindront sans maladie apparente, sans motif visible, parce que leurs cœurs seront consumés comme ces petits cierges que les mères et les sœurs font brûler sans relâche devant l'image de Notre-Dame du Perpétuel Secours... *Mais, à côté des vieillards devant l'esprit desquels se lèvera le souvenir des fils lavés désormais de toutes tares, des fils beaux et purs comme des séra-*

phins ; à côté des veuves en qui se sera faite « la nuit obscure », qui pleureront en leur mari mort leur propre vie et la santé de leur conscience, il y aura, hélas ! les épouses qui depuis le mois d'août se trouvent bien d'être seules, celles dont le cœur n'existe pas ou celles dont le partant en a été banni, qui se sentiront soulagées immensément en recevant, avec décence, la funèbre nouvelle apportée parmi des consolations bien superflues, celles qui n'auront pas une prière pour le trépassé, pas un souvenir en dehors de ceux malencontreusement évoqués par les condoléances ; il y aura la veuve qui s'en ira légère, intimement joyeuse sous l'étroit bandeau blanc et le lourd voile, désirant être regardée, rêvant à de nouvelles amours...
Pauvres soldats ! quoi serait pour vous le plus cruel, à l'instant où vous tombez, d'imaginer le désespoir de vos bien-aimés ou de vous représenter la trahison de celle dont, au départ, vous eûtes le baiser ? Chers soldats ! Vous les doux, vous les violents, vous les casse-cou, vous les peureux,

tous, cœurs généreux ou cœurs égoïstes, justes ou pervers, chargés d'iniquités ou nets de péchés, faillibles en tout cas plus ou moins, martyrs qui allez au feu, puissiez-vous sortir de la fournaise purifiés, soit que, saints, vous quittiez ce monde — ô vous dont les restes sans sépulture seront, sous les yeux de vos frères d'armes, déchiquetés par les corbeaux ! — soit que vos anges gardiens vous ramènent un jour parmi les hommes !...

APPENDICE

ISABELLE RIMBAUD (1)

En ouvrant le *Mercure de France* du 16 juillet 1916, j'eus une déception. A la place du roman habituel, je trouvais des pages intitulées :

(1) A la suite de la publication de cette étude, dans le *Mercure de France* du 16 mars 1918, la propriétaire du château de Roche, Madame Vimont-Doyen, écrivait de Cherbourg à M. Paterné Berrichon (Dufour) les lignes suivantes :

• C'est dans le train qui nous amenait ici que nous avons enfin pu lire l'article écrit par M^me Gay sur M^me Dufour, et nous en avons été charmés. Nous avons retrouvé là tout entière cette bonne amie si regrettée, dont la disparition rapide a si douloureusement surpris tous ceux qui l'avaient connue et appréciée. Elle est peinte dans cette étude avec les couleurs mêmes que lui auraient données les personnes qui l'ont fréquentée aux différentes époques de sa vie ; et il est vraiment extraordinaire que M^me Gay, qui n'a pas eu le loisir de la connaître, ait eu une si nette intuition de sa personnalité physique et morale, une si claire vision de son âme, de ses sentiments les plus intimes. »

M^me Vimont est la personne vivante qui a le plus connu Isabelle Rimbaud tout le long de sa vie. (N. de l'E.).

Dans les remous de la Bataille (1). « De la littérature de guerre ! » pensai-je.

Néanmoins, je lus ; et, dès les premières lignes, je fus captivée. Il n'y avait là ni creuses tirades, ni descriptions à effet. Tout vivait. La réalité surgissait devant moi, palpitante. Je frémissais au grondement du canon ; je suivais, haletante et harassée, les flots d'émigrants que chassait la tourmente : « Ils marchent, le dos voûté, presque tous portant des ballots, et ils vont loin, toujours plus loin, talonnés par la terreur. »

Créer la vie : n'est-ce pas de tous les dons le plus merveilleux, celui que ne remplace aucun artifice, sans lequel on reste un littérateur quelconque, et qui fait, en quelque sorte, des grands écrivains les égaux des dieux ?

Oui, j'eus l'heureuse émotion, la surprise émerveillée, que l'on éprouve devant une œuvre véritable.

J'attendis avec impatience les numéros suivants du *Mercury*. A mesure que se continuait le récit

(1) *Dans les Remous de la Bataille* a paru en librairie, chez Chapelot.

puissant et simple du terrible voyage, mon admiration croissait. Je voyais se dérouler sous mes yeux comme les tableaux d'une épopée, comme les drames successifs d'une grande fresque d'histoire. Civils et militaires se pressaient, saisis au passage par le prestigieux pinceau :

Musettes au flanc, rouges de chaleur, poudrés de poussière, les terrassiers, la pelle ou la pioche sur l'épaule marchent en ordre relatif ; les cheminots, eux, suivent comme un troupeau capricieux de béliers noirs...

La campagne est entièrement couverte de troupes d'infanterie, l'arme au pied ; de dragons, de cuirassiers, de chasseurs, en selle. Les uniformes rouges et bleus éclatent sous le soleil et les armes étincellent. A l'entrée du village, dans un clos que nous longeons, des goumiers, face à l'orient, s'étirent avec des mouvements de félins, lèvent les bras au ciel dans leurs blancs burnous, sous lesquels chantent crûment l'orangé, le bleu, le rouge, le jaune de leur tenue.

La signature de ces belles pages aviva encore ma curiosité : Isabelle Rimbaud. Je n'avais jamais vu ce nom de femme sous une œuvre littéraire. Je m'étonnais qu'avec un pareil talent elle n'eût rien produit encore. S'agissait-il de la sœur d'Arthur Rimbaud ? Comme ce magicien, faisait-elle donc fi de ses plus précieux talismans ? Je retrouvais dans son ouvrage certains échos

de la grande voix disparue. Le même sens aigu et profond de la réalité, la même puissante vision des couleurs, la même aisance d'harmonie, couvrant le même feu intérieur, les mêmes aspirations souveraines. En un mot, c'était bien de « l'âme pour l'âme », ainsi que le voulait déjà en 1871 l'auteur des *Illuminations*, s'opposant à la théorie régnante de « l'art pour l'art ».

A travers les images de la guerre,

ces nappes de sang

Et de braise, et mille meurtres, et les longs cris

De rage, sanglots de tout enfer renversant

Tout ordre, et l'Aquilon encor sur les débris (1),

une figure idéale apparaissait. Une personnalité

(1) Arthur Rimbaud, *les Illuminations : Vertige*. Il y a dans les *Illuminations* d'autres poèmes aussi descriptifs de la guerre actuelle. Par exemple:

DÉMOCRATIE

• Le drapeau va au paysage immonde, et notre patois étouffe le tambour.

• Aux centres nous alimenterons la plus cynique prostitution. Nous massacrerons les révoltes logiques.

• Aux pays poivrés et détrempés ! — au service des plus monstrueuses exploitations industrielles ou militaires.

• Au revoir ici, n'importe où. Conscrits du bon vouloir, nous au-

se détachait du défilé tragique. Haute, pure, religieuse, dressée au-dessus de tous les orages et de tous les bouleversements. Telles, dominant les maisons de la ville, et les tristes faubourgs, et les campagnes environnantes, les tours de la cathédrale de Reims « brillantes comme si le soleil concentrait sur elles ses rayons, comme si elles accaparaient toute la lumière ».

Je pensai au mot de Carlyle : « Celui-là est fort qui a une église. » Et peu importe que l'église d'Isabelle Rimbaud soit ou non la nôtre. On ne peut ici qu'admirer. Quel esprit ne serait pas exalté au-delà de ses habituelles préoccupations en lisant, par exemple, cette description d'une messe en plein air qui, dès les premières pages, semble mêler aux cymbales des combats le chant des harpes célestes ?

Lorsque, tourné vers ses frères, le regard au ciel, dont aucune muraille ne le sépare, le célébrant appelle d'un large geste la bénédiction de Dieu sur l'assistance, le *Magnificat* libre, immense et fervent jaillit de toutes ces poitrines dont le canon appelle l'holocauste.

rons la philosophie féroce ; ignorants pour la science, roués pour le confort ; la crevaision pour le monde qui va. C'est la vraie marche. En avant, route ! »

Avec une pareille foi, on est capable de supporter courageusement n'importe quelles épreuves. Quand on plane déjà si haut, la souffrance, en brisant les derniers liens qui vous rattachent encore à la terre, ne fait que donner à vos ailes un suprême essor. Des âmes comme celle d'Isabelle Rimbaud sont pour le reste de l'humanité un réconfort et un soutien, une lumière au bout du noir sentier. Aussi, lorsque la mort éteignit cette lampe merveilleuse, ce fut pour beaucoup d'entre nous comme une douleur personnelle.

Aucun de ceux qui ont connu Isabelle Rimbaud ne pourra l'oublier. La douceur et la bonté rayonnaient en sa physionomie. Grande, droite, mince, avec une bouche méditative, des yeux remplis de ciel et de pensée, un teint mat qui ne trahissait aucune de ses émotions intérieures, elle ressemblait à son frère Arthur. (En mettant à côté l'une de l'autre sa dernière photographie et celle du poète à seize ans, je crus contempler la mère et le fils). Mais son regard indiquait que le doute ne l'avait jamais effleurée. La sérénité

de la foi éclairait ses traits. Telle nous apparaît, sur le portrait que fit d'elle Paterne Berrichon et que la guerre seule nous empêche d'admirer dès maintenant au musée du Luxembourg, cette femme d'une beauté si noble, dont les calmes bandeaux châtain foncé ombraient le front lumineux.

§

Frédérique-Marie-Isabelle Rimbaud naquit à Charleville le 1^{er} juin 1860. Pour des raisons que Paterne Berrichon a fort bien exposées (1), son père, capitaine d'infanterie, n'exerça aucune influence sur sa vie.

Il en fut tout autrement de sa mère.

Mme Rimbaud, née Vitalie Cuif, appartenait à une famille de propriétaires-agriculteurs ardennais, dont les biens étaient sis à Roche (canton d'Attigny). Avec le culte de la terre, elle avait hérité de ses aïeux la fidélité aux traditions.

(1) Voy. *Jean-Arthur Rimbaud, le Poète*. Edit. du Mercure de France.

Maigre et sèche, l'air dédaigneux, d'allure aristocratique, elle donnait à ses enfants l'exemple d'une piété rigide. Sentant peser sur ses seules épaules la responsabilité de leur éducation, elle avait cru devoir revêtir une armure de réserve et de sévérité. Au fond mère passionnée, ne vivant que pour les siens. Ses tyranniques colères finissaient toujours par se muer en pardons, ainsi qu'elle le prouva maintes fois avec son fils Arthur. Elle était bien de cette race du Nord, qui si souvent cache une extrême sensibilité sous des apparences glacées.

Au foyer où régnait cette femme autoritaire, mais vigilante, Isabelle, entre ses frères et sa sœur, eut une enfance heureuse, gaie même, comme il arrive presque toujours dans les nombreuses familles. Elle garda toute sa vie cette gaieté native, qu'elle laissait seulement jaillir par éclairs. Rayonnement d'un idéal ; allégresse d'une âme pure, que ne ternit aucune souillure ; joie fraîche, qui si souvent accompagne, comme une compensation imprévue, le scrupuleux accomplissement du devoir.

La vie d'écolière fut également riante à Isabelle.

L'Institution des Dames du Saint-Sépulcre, à Charleville, était renommée dans toute la région pour l'éducation qu'y recevaient les jeunes filles. Isabelle y fit ses études, le plus souvent comme externe, de temps en temps comme pensionnaire, adorée de ses maîtresses et de ses compagnes, qu'elle charmait par sa tendresse rieuse, les étonnant par sa facilité, remportant des succès aussi variés que son frère au collège, tantôt par l'habileté de son crayon, tantôt par l'élégante distinction de son style.

Pourtant, ce n'est point aux arts d'agrément qu'à sa sortie de l'Institution elle devait s'adonner. La vie allait réclamer de ses facultés un tout autre emploi.

§

En 1879, les fermiers de Mme Rimbaud n'ayant pas voulu renouveler leur bail, la mère de famille se vit obligée d'aller s'installer à Roche pour reprendre la culture, dont elle ne s'était plus occupée depuis une trentaine d'années. Isabelle

la seconda dans la direction des travaux, et elle y apporta la même activité, la même ingéniosité que son frère Arthur devait déployer, quelque temps après, comme agent de commerce en Abyssinie.

Ces occupations sembleraient bien austères à la plupart des citadines. Elles ne déplaisaient point à Isabelle. Il est des êtres qui sont avides de dévouement ; les distractions qui satisfont les esprits vulgaires ne sauraient les tenter. D'ailleurs, en ce pays agricole des Ardennes, où les mœurs changent lentement, il n'était pas rare de voir une femme instruite et distinguée prendre part aux travaux des champs. Les cultivateurs y formaient une sorte d'aristocratie. Ils avaient pour tout ce qui touche à la terre le glorieux respect des anciens Hébreux. S'ils ne prenaient guère la peine de cultiver leur propre esprit, en revanche, ils faisaient donner à leurs filles une éducation soignée. Elles étaient souvent très supérieures aux commerçantes ou aux petites bourgeoises de Charleville ou de Mézières.

Mais on remarquait chez Isabelle quelque chose de plus, un je ne sais quoi d'élevé, de délicat,

de rare, qui frappait les imaginations les moins fines. « Elle était si belle qu'on osait à peine lui parler », répétaient, longtemps après, de simples paysans qui l'avaient connue en ces temps-là.

Jamais, en effet, sa beauté n'atteignit autant d'éclat que vers la vingtième année. Ses mains n'avaient encore manié que le crayon ou la plume ; sa peau veloutée ne s'était point hâlée au soleil des champs. Au milieu des plus humbles travaux, ses yeux si purs, miroirs reflétant l'azur, semblaient perdus dans la prière ou l'extase. Avec ses robes claires et sous les ailes de ses coiffes, on eût dit un ange qui se serait amusé à faner ou à moissonner, pour pouvoir aspirer mieux toutes les odeurs de la terre.

Les années s'écoulèrent ainsi, à la fois monotones et remplies.

Vers la fin de son séjour à Roche, survint un petit événement sans importance, dont je ne parle que pour montrer la profonde influence qu'Arthur Rimbaud exerça toujours sur sa sœur. Isabelle fut demandée en mariage par un terrien du pays, très riche, mais sans distinction ni intelligence. Sa mère soutint ce prétendant.

Lasse et désolée de lutter contre la volonté maternelle, elle aurait peut-être fini par céder, sans l'opportune arrivée de son frère. C'était en 1891. Le poète-voyageur, après ses pérégrinations en Afrique, revenait de Marseille, où il avait subi à l'hôpital de la Conception un martyre de deux mois. Amputé d'une jambe, affaibli, souffrant, il espérait retrouver à la campagne ses forces perdues. A ce frère bien-aimé, Isabelle confia ses incertitudes. violemment il la détourna d'un pareil mariage. Non, elle si « intéressante », si noble, si fine, ne pouvait s'unir à un homme grossier. Il lui insuffla le courage de refuser.

Il ne faut pas oublier que, malgré leurs longues séparations, Arthur avait toujours tenu la première place dans le cœur d'Isabelle. Elle aimait à évoquer les souvenirs de son enfance, alors que le bel adolescent au « front plein d'éminences », au regard lointain, à la « voix profonde et tendre », aux attentions exquises, lui apparaissait déjà avec l'auréole d'un prince de légende.

Les lettres qu'il écrivait d'Afrique avaient apporté au paisible foyer campagnard comme un souffle du large, comme une bouffée de rêve et

d'aventure. N'était-il pas en Abyssinie, dans ce pays que hantent les ibis sacrés, et où la reine de Saba pleura peut-être sous les sycomores l'absence du roi Salomon ? Et les hommes noirs au milieu desquels il vivait, et dont le sang et l'esprit différaient des siens, adoraient pourtant le même Dieu que lui, le même Dieu qu'Isabelle. Il visitait là-bas de vénérables monastères, qui attireraient des plages et des montagnes de longues théories de pèlerins, tous portant sur la poitrine, comme l'insigne de leurs espérances célestes, le cordon bleu des chrétiens d'Afrique.

Et maintenant, le prince de légende, l'explorateur des contrées bibliques, revenait au foyer familial infirme et désolé !

Une ardente pitié aviva encore la tendresse d'Isabelle :

Je l'ai vu ici, venu dans notre maison pour la dernière fois, — écrira-t-elle à Roche, quelques années après, au souvenir de ces moments atroces. — Inoubliables journées, veilles et nuits qui ne reviendront plus jamais, jamais, jamais ! J'ai soutenu son corps chancelant, j'ai porté dans mes bras ce corps souffrant et inerte ; j'ai guidé ses sorties, j'ai accompagné chacun de ses pas, je l'ai conduit partout où il a voulu, je l'ai aidé toujours à rentrer, à

monter, à descendre ; j'ai écarté de son unique pied l'embûche et l'obstacle ; j'ai préparé son siège, son lit, sa table. Bouchée à bouchée, je lui ai fait absorber quelque nourriture, j'ai mis à ses lèvres la coupe de boisson, afin qu'il se désaltérât. J'ai suivi attentivement la marche des heures, des minutes... A l'instant précis, chacune des positions ordonnées lui a été présentée : combien de fois par jour ! J'ai employé les journées à essayer de le distraire de ses pensées et de ses peines ; j'ai passé les nuits à son chevet ; j'essayais de l'endormir en faisant de la musique, mais la musique pleurait toujours. Il m'a demandé d'aller, la nuit, cueillir les pavots assoupissants et j'y suis allée : j'avais peur, seule, loin de lui, dans la nuit, et je me suis hâtée, et j'ai préparé les breuvages calmants, qu'il a bus... Puis les insomnies recommençaient, durant jusqu'au matin, et, quand il se mettait à dormir, je restais encore près de lui à le regarder, à l'aimer, à prier, à pleurer. Si je m'en allais, vers le jour, sans bruit pourtant, il se réveillait aussitôt et sa voix, sa chère voix, me rappelait ; et je réaccourais tout de suite près de lui, heureuse de pouvoir le servir encore... (1)

Malgré le dévouement passionné de sa fervente garde-malade, l'étrange nomade ne séjourna pas

(1) Ces lignes, dont le style offre tant de parenté avec *les Déserts de l'Amour* (Œuvres d'Arthur Rimbaud), sont extraites des manuscrits inédits laissés par Isabelle et que Paterne Berrichon a bien voulu me laisser consulter.

longtemps à Roche. Son instinct migrateur le poussait toujours au départ. Accompagné d'Isabelle, il se fit transporter à Marseille, où, après trois mois de souffrance, il devait mourir à l'hôpital de la Conception. Ecoutez l'impression que produisit sur Isabelle l'exaltation mystique de ses derniers moments :

Sans perdre un instant connaissance (j'en suis certaine), il a de merveilleuses visions. Il voit des colonnes d'améthyste, des anges de marbre et de bois, des végétations et des paysages d'une beauté inconnue, et, pour dépeindre ses impressions, il trouve des expressions d'un charme pénétrant et bizarre.

Certes, il méritait de pareilles extases, celui qui pour retrouver Dieu avait renoncé aux douceurs de la civilisation et aux plus enivrants sortilèges de l'art ! Si grand avait été son détachement littéraire, que sa sœur elle-même ignorait toute la puissance de son génie.

Quelques semaines après sa mort — écrit-elle encore — je tressaillais de surprise et d'émotion en lisant pour la première fois les *Illuminations* (1).

(1) C'est par les articles de Charles Le Goffic dans *l'Ouvrier et les Veillées des Chaumières* qu'Isabelle Rimbaud apprit la position

Ces *Illuminations* qui allaient devenir comme le bréviaire d'Isabelle et que, dans la maison de Santé où elle mourut, on devait trouver à son chevet, avec les *Corona* de Paul Claudel, *la Jeune Parque* de Paul Valéry et *l'Imitation de Jésus-Christ* !

§

Des royaumes de l'au-delà, « l'ange-poète » veilla-t-il sur sa sœur ? Ce fut, en tous cas, par son influence posthume que le bonheur s'offrit à elle.

Mme Rimbaud et sa fille, ayant pu affermer leurs propriétés, étaient retournées à Charleville, lorsque M. Pierre Dufour (en littérature Paterné Berrichon) entra en correspondance avec Isa-

qu'occupait son frère dans la littérature. Elle eut même avec l'auteur du *Crucifié de Kéraliès* une sorte de débat au sujet de l'admirable pièce de *Sagesse* qui commence par ces mots : « O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour ! » Elle en avait trouvé le manuscrit, ainsi que celui de *Crimen Amoris*, dans un coin de la maison, et l'avait attribué à son frère, tant se ressemblaient à cette époque les écritures de Verlaine et de Rimbaud.

belle au sujet d'Arthur. Un culte délicat de la beauté, un ardent enthousiasme, de la simplicité, de la noblesse, apparaissaient sans doute à travers ses lettres. « J'aime votre âme », lui écrit un jour Isabelle. Paterne Berrichon vint peu après à Charleville, vit les dames Rimbaud et obtint la main de sa correspondante.

Un amour immuable, profond, dévoué, illumina de nouveau le cœur d'Isabelle, un amour que n'eût effrayé aucun sacrifice et qui, le plus souvent silencieux et contenu, se trahit pourtant dans son livre par ce cri d'angoisse, au moment où elle veille son compagnon souffrant : « Que ne puis-je aspirer sa maladie pour qu'il en soit délivré ! » L'auteur des *Poèmes Décadents* ⁽¹⁾ en fut tout régénéré.

Quelquefois à Paris, dans la quiétude de leur modeste appartement d'Auteuil, le plus souvent à la campagne, dans la maison familiale de Roche, le mari et la femme partageaient les mêmes pensées, les mêmes rêves. Une sorte de dévotion envers Arthur Rimbaud élargissait leur

(1) Librairie Vanier.

mutuelle tendresse ; les souvenirs et l'admiration tissaient autour d'eux comme un magique réseau. Ils baignaient dans cette atmosphère de poésie que crée la présence invisible, mais efficace, d'un grand homme.

On sait au *Mercur de France* que la vie de Paterne Berrichon fut dès lors employée à faire connaître son beau-frère, à répandre par la plume une lumière irradiante sur les arcanes de ce merveilleux Initié, à le défendre contre la calomnie, à célébrer par le dessin, par la peinture, par la sculpture, le poète qu'il n'avait pas connu personnellement, mais dont les traits et la physionomie se retrouvaient en ceux d'Isabelle.

La sœur d'Arthur Rimbaud, de celui qui écrivit : « La main à plume vaut la main à charrue : quel siècle à mains ! je n'aurai jamais ma main ! » n'aurait pas pu aimer un simple professionnel, un de ces artisans de la plume qui sont des littérateurs avant d'être des hommes. Elle avait, pour les « sépulcres blanchis » de l'art, la même répugnance que l'Évangile pour ceux de la religion. Ses préférences allaient aux poètes qui ont beaucoup vécu, c'est-à-dire beaucoup souffert,

beaucoup rêvé : Villon, Baudelaire, Verlaine...

Vivante et agissante elle-même, Isabelle Rimbaud lisait d'ailleurs bien moins qu'on ne le pourrait croire. Sans doute, la lecture était pour elle un délice, mais le devoir passait avant. A Roche, où elle habitait, je l'ai dit, la plus grande partie de l'année, l'entretien de la maison, la culture des champs et du jardin, occupaient presque toutes ses heures ; elle ne se faisait aider par des journalières que pour les durs travaux. Ces besognes de ménagère ne gênaient nullement son mysticisme discret. Ne faut-il pas mettre de l'harmonie dans les choses comme dans les âmes ? L'Évangile glorifie le travail. Sainte Thérèse expliquait à ses religieuses que Dieu se tient tout autant à la cuisine qu'à la chapelle. Qu'importait à Isabelle Rimbaud l'humilité de ses occupations ? C'est à peine si les âmes comme la sienne ont besoin de loisirs et d'extase, puisqu'elles sentent continuellement, sans presque y songer, la présence de la divinité. Une vie extérieure de labeur et de dévouement, une vie intérieure ardente et riche, Marthe et Marie à la fois : n'est-ce pas là l'idéal chrétien ? Comme Tolstoï, Isabelle Rim-

baud travailla de ses mains ; comme lui, elle obéit à ses croyances, mais avec plus de simplicité peut-être et, à coup sûr, avec plus d'enjouement. C'est à sa vie active qu'elle dut apparemment de garder ce quelque chose de jeune, de frais, de candide, qui charme et surprend dans son ouvrage.

Elle aimait la campagne, les animaux, les fleurs. Tous ceux qui ont lu *Dans les Remous de la Bataille* se rappellent le délicieux épisode de la jument Rosette, menacée de réquisition. Sa sympathie s'étendait à tout. Elle savait regarder les êtres et les choses. Ses yeux, comme ceux de son frère, étaient aussi à l'aise dans la réalité que dans le rêve. Aucun peintre de la Renaissance n'eût pu mieux colorer ce portrait d'un rustre difforme, qui semble sorti d'une comédie de Shakespeare :

Un bruit de querelle nous arrive de la cuisine, et presque aussitôt apparaît dans la salle à manger un fantasque personnage à la démarche oblique et sautillante, aux membres grêles, à la tête faunesque, oreille pointue, nez caprin, regard vague dans l'orbite tirée. Grimaçant et hilare, ceint d'une banne bleue de jardinier, il s'avance, portant devant lui à pleins bras une énorme gerbe de fleurs et de pampres, qu'il dépose aux pieds de notre amie.

Elle décrit les divers aspects de l'âme humaine avec autant de force et de vérité que les objets extérieurs. Personne ne peignit aussi bien qu'elle le caractère des paysans. Sans préjugé, sans embellissement littéraire : c'est de la photographie morale.

Tant est tenace l'accoutumance au travail de la terre, que chacun rentre chez soi pour y prendre sa faux ou sa faucille. Aller aux champs est pour eux comme un besoin physique ; certes, les serfs n'étaient pas plus attachés à la glèbe. Le pur paysan est sceptique à l'endroit de tout ce qui n'est pas la nature, la succession des saisons, les travaux spéciaux à chacune de ces saisons ; il ne peut arriver à prendre au sérieux autre chose que cela... Aussi bien, sous le bruit du canon, le calme revient-il au village.

Et ce n'est pas en femme de lettres ni en dilettante qu'Isabelle Rimbaud regardait la nature. Elle l'observait d'une façon plus simple, plus familière pour ainsi dire, comme une compagne dont on connaît par cœur les moindres jeux de physionomie. Elle nous le dit elle-même :

Les oiseaux chantent. Nous autres, villageois, nous savons par ces bestioles, avant même d'avoir ouvert les volets, si la journée sera belle. De même, au premier coup d'œil vers la cime des peupliers inclinés par le vent, nous

savons comment sera l'atmosphère durant la phase lunaire.

Aussi, ne s'attarde-t-elle guère à décrire. A peine une notation de ci, de là, mais si juste, si lumineuse.

Il fait blond, et la terre est engourdie de rosée... Dormans rutilé de tous ses toits. Les vignes rousses et les bois enfiévrés décoient les pentes des coteaux, ou s'enfuient au loin, telles des fumées polychromes. Derrière Dormans, à mi-côte, parmi les arbres, une vaste habitation, le château sans doute, miroite de toutes ses fenêtres, pareil à un gros scarabée le ventre en l'air qui chercherait à se remettre sur ses pattes.

La partie des Ardennes où se trouve Roche n'a pas la beauté sauvage des environs de Charleville. Les forêts et les rochers ont disparu. En revanche, ces ciels mouvementés, où le soleil n'apparaît généralement que voilé, et les lignes si gravement paisibles de ces plaines onduleuses, disposent l'âme aux pieuses méditations.

La foi naïve des paysans ardennais plaisait à Isabelle Rimbaud. Elle témoignait d'ailleurs aux humbles une grande cordialité, les traitait en

égaux. N'avait-elle pas vécu parmi eux, partagé leurs travaux, reçu la confiance de leurs tracassés et de leurs peines ? A chaque instant, dans son livre, nous voyons sourdre sa pitié pour les gens du peuple. Elle les interroge, puis écoute, avec un mélange d'émotion et d'humour, leurs réflexions sur la guerre, le lugubre récit de leur fuite, leurs craintifs projets d'avenir. Comme son frère, qui savait gagner jusqu'à l'affection des nègres, ⁽¹⁾ elle avait l'art de se mettre à la portée de ses interlocuteurs, s'oubliant elle-même, craignant de les offenser par sa supériorité. C'est pourquoi elle ne sera point oubliée des paysans qui l'ont connue. Depuis sa disparition, son mari a reçu maint témoignage de leur fidèle souvenir. « C'était une femme de devoir — écrit un de ses fermiers — et le bien qu'elle a fait, les exemples qu'elle a donnés, ne seront pas infructueux. » Et certes, de telles mortes sont plus vivantes que bien des vivantes. Parce qu'elles ont accueilli le travail comme un don béni, d'autres, après elles, reprendront vaillamment la même tâche...

(1) Voir *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*.

Cependant l'ardente sensibilité d'Isabelle Rimbaud ne se traduisait guère par des mots. Tout chez elle était contenu. Elle parlait peu, bien qu'admirablement, et d'une voix douce et lente qui prenait les cœurs. Evitant les banalités inutiles, elle trouvait toujours le terme le plus juste, l'expression la plus frappante, la plus chargée de pensée. Avec ses rares amis, elle restait peu expansive, trop profondément sensible pour tomber dans la sentimentalité. On la devine émue, toute vibrante, lorsque, vers la fin de son livre, en passant devant le village de Tréloup-Violaine, elle évoque le souvenir de Claudel :

Ici, la pensée de Paul Claudel nous accompagne : nous nous murmurons des paroles jaillies de son âme de lumière.

Mais une étrange retenue, où entraient à la fois de la pudeur et de la timidité, l'empêchait généralement de laisser voir ses impressions. Cette possession de soi donne aux *Remous de la Bataille* une extraordinaire puissance. Parce que l'auteur n'y fait point étalage de sa pitié et de son

indignation, elle éveille plus fortement notre indignation et notre pitié. Et quand, par hasard, elle se permet de divulguer ce qu'elle ressent, la vigueur de l'émotion montre toute la violence du choc intérieur. « J'étouffe d'affliction », dira-t-elle en voyant un convoi de blessés.

Les derniers jours d'Isabelle Rimbaud allaient dévoiler toute l'intensité de pensée et de sentiment qui se cachait en elle, sous la calme dignité de son apparence.

§

A la suite du douloureux voyage des Ardennes à Paris, du « calvaire », dit Rachilde, que la guerre l'avait condamnée à gravir « sous les obus et sur les cadavres », un mal implacable s'était attaqué à elle.

Il semble que, brusquement, tous les malheurs aient fondu sur cette noble femme. En juillet 1914, elle voyait mourir un neveu dont elle avait redressé l'éducation, pour qui elle nourrissait une affection maternelle ; quelques mois plus tard,

ses deux autres neveux étaient tués au front. On imagine en outre le déchirement qu'elle dut ressentir en abandonnant aux désastres de l'invasion cette maison de Roche, où elle venait de passer des années si belles et si douces. Un pareil départ ne signifiait pas seulement la ruine matérielle, la perte de tous les biens qui donnent à l'existence un peu de sécurité. C'était le foyer familial qui allait être violé, auquel il fallait dire adieu, le toit sous lequel avaient dormi les aïeux, sous lequel Arthur avait créé, avait souffert ; c'était, en même temps, le sanctuaire où Paternie Berrichon et sa femme conservaient, avec quel pieux amour, tous les souvenirs se rapportant au poète envolé, les livres, les portraits, les précieux manuscrits. Ajoutez à la cruauté de ce départ les horreurs de l'exode, le long exode « en pleins remous de la bataille », l'obsédant grondement du canon, le spectacle des ravages, les dangers, la peur. « Sous la menace, — écrit Isabelle Rimbaud avec une touchante sincérité, — le corps sain se débat contre l'âme. Je ne suis pas résignée à mourir. J'aime la vie, et j'aime la vie de ceux qui sont ici, dans cette maison. »

Si forte que soit l'âme, si sain que soit le corps, il est difficile de supporter impunément de pareilles épreuves.

Au mois de mai 1917, Isabelle Rimbaud dut entrer dans une maison de Santé, pour y subir une opération des plus graves, qui, d'ailleurs, ne la sauva point. Elle s'y était résignée bravement, indifférente au danger, navrée seulement d'abandonner son mari, ne fût-ce que pour quelques jours : seule, cette tendresse la rattachait encore à la terre.

Quand elle se vit perdue, elle souffrit à la pensée de quitter pour toujours ici-bas son compagnon de tant d'années. Mais son esprit l'emportait déjà très loin, très haut. Et bientôt, les horizons merveilleux qui s'ouvraient devant elle absorbèrent toute sa vision. « Votre femme bien-aimée se recueillit dans une sorte d'extase — écrit à Paterne Berrichon l'infirmière protestante qui assista ses dernières nuits — et, la figure illuminée par un sourire vraiment angélique, elle murmura des paroles entrecoupées et à peine perceptibles, mais qui révélaient que son âme s'était envolée vers le royaume du beau, vers la

sérénité céleste. » Et quand, dans le coma, tandis que son mari la couvrait de baisers et l'implorait doucement, Isabelle eut pour lui, en même temps que des serremments de main, un sourire d'extase et d'appel, cette infirmière fondit en larmes.

§

Si, le 20 juin 1917, la sœur d'Arthur Rimbaud mourut victime de l'invasion de 1914, en revanche ce cataclysme sans nom fit jaillir toute la lucidité de son intelligence, toutes les flammes qui couvaient en son âme profonde. De même que l'auteur des *Illuminations* avait écrit ses premiers poèmes pendant la guerre de 1870, elle écrivit son premier livre pendant la guerre actuelle. Etrange coïncidence, qui accentue encore la ressemblance entre Arthur et Isabelle ! Mais chez l'un, ce fut l'explosion d'une jeunesse tumultueuse et géniale ; chez l'autre, ce fut l'œuvre de la maturité, le chant du cygne.

Sans doute faut-il à de telles âmes, pour qu'elles consentent à s'exprimer, la secousse des catas-

trophes : leurs ailes ne pourraient se déployer dans la banalité de la vie ordinaire. Elles ne sont à leur place qu'au milieu des grands événements. Isabelle Rimbaud s'en rendait-elle compte, lorsqu'elle écrivait ces mots : « Je me sens désormais sur un autre plan que celui de la vie ordinaire, le plan d'une existence nouvelle, presque immatérielle, où n'entrent d'aucune façon les misérables petits calculs dont se tisse ce qu'on appelle la vie normale. La vanité des efforts d'antan m'apparaît, et je la considère avec étonnement, tant, à cette heure, je me sens intérieurement, de cœur, d'âme, d'esprit, renouvelée. »

Et puis, qui sait ? Pourquoi l'apparition de ces belles personnalités ne serait-elle pas en quelque sorte providentielle ? A des heures aussi graves, aussi noires, l'humanité s'abîmerait dans le désespoir, si quelques lumières ne venaient pas briller dans ses ténèbres.

§

Depuis la mort d'Isabelle Rimbaud, j'ai lu un article qu'elle écrivit dans le *Mercure de France*

du 16 juin 1914, et qui s'intitule *Rimbaud mystique* (1).

Elle nous y aide singulièrement à savourer les *Illuminations*, ces « fruits cueillis en des vergers inconnus, au-delà du monde palpable ». Avec une extraordinaire intuition, elle analyse « ces musique de rêve ». Et certes, elle en parle trop bien pour ne pas en avoir été bercée elle-même. On devine qu'elle a dû s'envoler maintes fois vers les mystérieuses régions où demeurent les séraphins, où l'œil est ébloui par des vols de flamme et par des lacs d'or, où les jardins de lys se confondent avec les jardins d'âmes...

De pareilles visions lui étaient permises. Et c'est de son plein gré que, ne voulant pas se dissoudre dans l'extase, elle quittait la compagnie des anges, ses pairs. Avec la même modestie ou la même abnégation qui, sans doute, l'empêcha de se consacrer à la littérature, elle renonçait à ces rêves enchantés pour accomplir tout simple-

(1) Cet article figure dans le présent volume sous le titre modifié de *Rimbaud catholique*. Isabelle Rimbaud fit cette modification aussitôt après la publication au *Mercur*. (N. de l'E.).

ment, tout bravement, son devoir humain de chaque jour.

MARGUERITE GAY.

Décembre 1917.

TABLE DES MATIÈRES.

NOTICE, par Nicolette Hennique.....	7
PRÉFACE, par Marguerite-Yerta Méléra.....	15

RELIQUES

1891 RIMBAUD MOURANT.....	43
1892 MON FRÈRE ARTHUR.....	75
1897 LE DERNIER VOYAGE DE RIMBAUD.....	103
1914 RIMBAUD CATHOLIQUE.....	127
1915-1916 DANS LES REMOUS DE LA BATAILLE	165
APPENDICE. — <i>Isabelle Rimbaud</i> , par Marguerite Gay.....	185

ACHEVE D'IMPRIMER

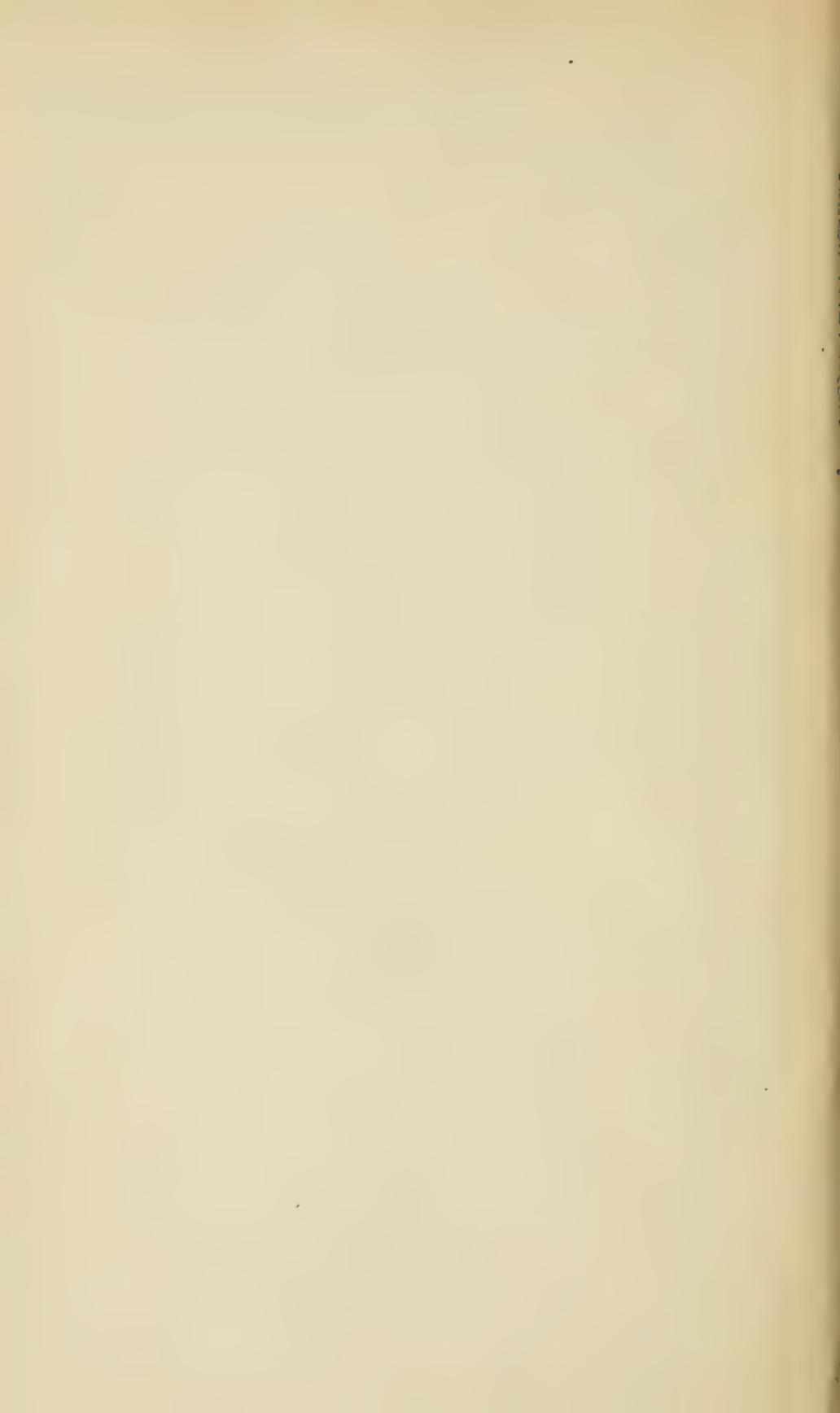
le 19 Décembre mil neuf cent vingt et un

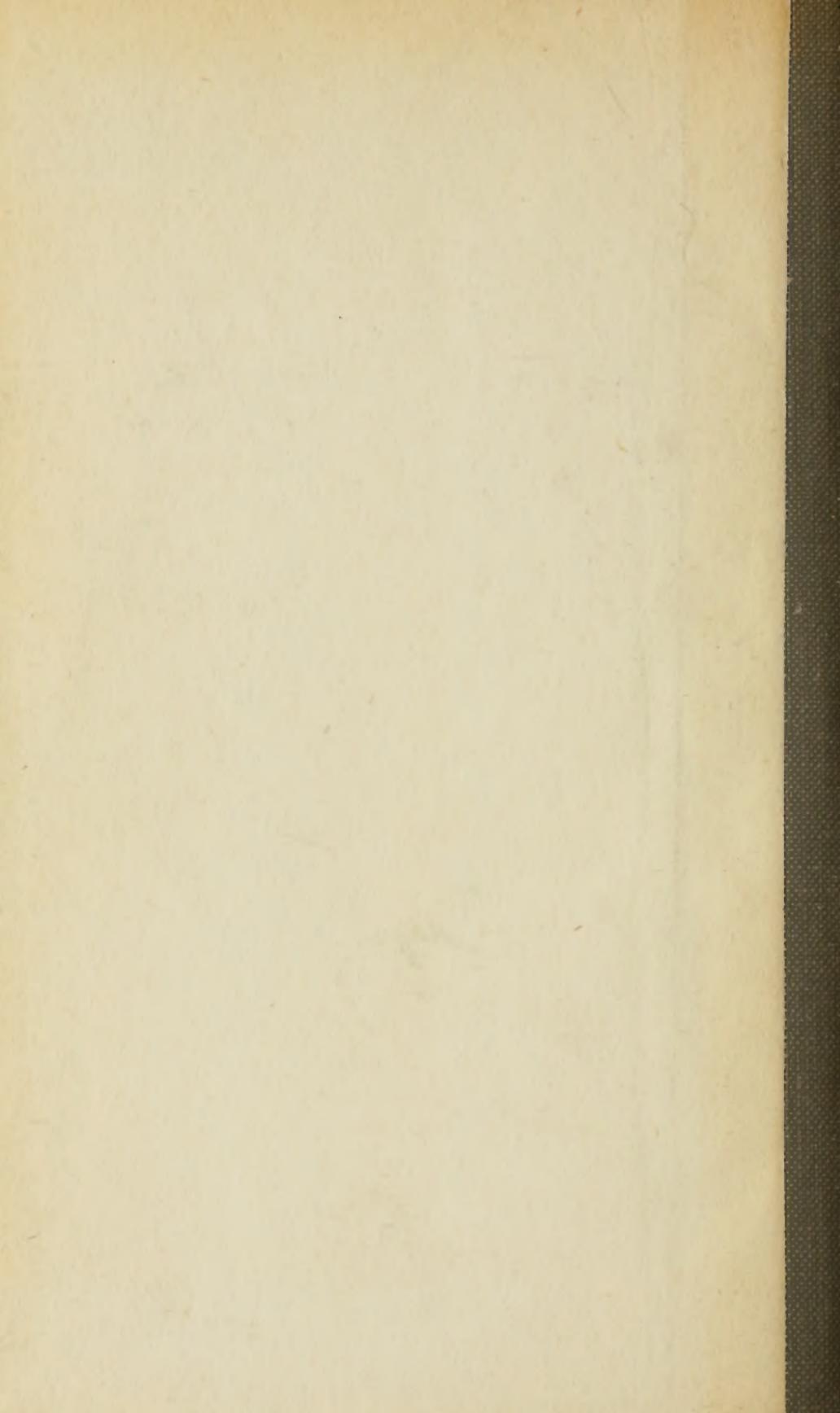
par **E. COUBARD**

à SAUMUR

pour

le **MERCURE DE FRANCE**





BINDING LIST JUN 1 1947

PQ
2387
R5Z83

Rimbaud, Isabelle
Reliques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
